

Duval, Alexandre
Le tyran domestique

LE TYRAN DOMESTIQUE,

OU

L'INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée sur le Théâtre Français, le 27 pluviôse an 13. (Samedi 16 février 1805.)

. . . .
Lui qui, dans ses foyers, tyran sombre et jaloux,
Pour un vase détruit déchaînant son couroux,
Frappe sur ses valets, rugit contre sa fille,
S'alimente des pleurs de toute sa famille;
Et troublant le quartier de ses cris éternels,
Change en Dieux infernaux les lares paternels....

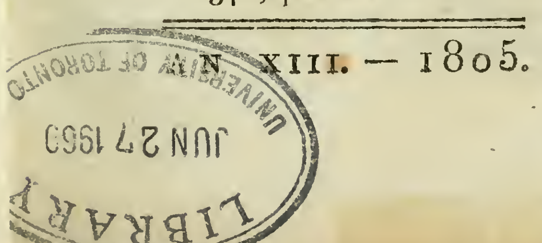
Traduit de JUVÉNAL, *par* R. D. FERLUS.

PRIX, 1 franc 50 centimes. (30 sols.)

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire, Boulevart des Italiens, N°. 340, près la rue Favart.

AN XIII. — 1805.



PERSONNAGES.

M. VALMONT, Banquier.	M. FLEURY.
Mad. VALMONT, épouse de M. Valmont.	Mad. TALMA.
CHARLES, fils de M. Valmont.	M. ARMAND.
EUGÉNIE, fille de M. Valmont.	Mlle. MARS.
DERBAIN (1), frère de Mad. Valmont.	M. ST.-FAL.
M. DUPRÉ, parent de Valmont.	M. MICHOT.
Mad. DUPRÉ, épouse de M. Dupré.	Mlle. MÉZERAY.
PICARD, vieux domestique de Valmont.	M. DAZINCOURT.

La Scène est à Paris.

NOTA. *Les noms des personnages sont imprimés en tête des scènes dans l'ordre où ces personnages doivent se placer à la représentation. Les changemens de situations sont indiqués par des renvois.*

(1) Ce rôle doit être joué par un second-premier rôle, ou un jeune père-noble.

DÉDICACE.

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE COMTE

DE SCHEREMETOOFF,

Grand Chambellan de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies.

MONSIEUR LE COMTE,

C'EST au plus tendre des pères, c'est à l'époux qui pleure encore sur la tombe de sa fidèle *Prascovia* (*), c'est au maître indulgent de nombreux serviteurs, heureux par ses bienfaits, que j'ai cru devoir faire hommage de ma Comédie du TYRAN DOMESTIQUE. — Je ne pouvais offrir un plus frappant contraste.

Peut-être, Monsieur le Comte, vous répugnerez à croire qu'un tel caractère puisse exister. Mais dussiez-vous en être affligé pour l'humanité, il n'est malheureusement que trop commun dans le

(*) M. le Comte de Scheremetoff ayant eu le malheur de perdre une épouse adorée, a cru devoir honorer sa mémoire par la fondation d'un hospice destiné à recevoir cent malades. L'empereur philantrope, Alexandre I[er]., toujours jaloux d'encourager les belles actions qui sont à l'avantage de l'humanité, a décoré son premier Chambellan de la grand'croix de l'ordre de Saint-Vladimir. Le Sénat s'est empressé d'imiter son auguste souverain; il a fait frapper une Médaille qui représente les traits de cet illustre fondateur.

monde. Combien ne trouve-t-on pas de ces hommes qui, par un vice d'éducation ou de caractère, font le tourment de tous ceux qui sont obligés de vivre près d'eux? Comme écrivain dramatique, j'ai dù m'emparer de ce sujet; j'ai dû montrer tous les malheurs, les désordres même qui résultaient, pour une famille, de l'humeur acariâtre, de la tyrannie du chef. Ma pièce est donc morale; elle a donc un but utile....

Dans les momens trop courts que j'ai passés auprès de vous, Monsieur le Comte, dans ces momens où votre ame ne pouvait contenir tous les regrets de la perte que vous veniez de faire, j'ai connu votre douceur, votre bonté inaltérable. Quelques larmes seulement s'échappaient de vos yeux; et jamais aucun murmure ne sortait de votre bouche. Les douces maximes de la religion, la crainte d'affliger ceux dont vous êtes chéri, vous forçaient à triompher de votre juste douleur.

Rendre heureux tout ce qui les entoure, voilà, pour les ames délicates, la suprême félicité. Vous l'éprouvez, sans doute, Monsieur le Comte, au milieu même des afflictions que vous ne devez qu'à l'ordre de la nature. Oui, vous êtes heureux par le souvenir du bien que vous avez fait, par l'espoir de l'augmenter encore.... vous êtes même heureux en lisant ces lignes, que vous savez être l'expression de la plus vive reconnaissance.

Je suis avec respect,

MONSIEUR LE COMTE,

De votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

ALEX. DUVAL.

PRÉFACE.

Mon dessein n'est pas de répondre à toutes les critiques qui ont été faites de mon ouvrage; la tâche serait trop pénible. Je représenterai seulement à quelques journalistes, que, pour l'instruction de l'auteur, ils devraient s'accorder sur les défauts de la pièce. Que doit penser l'homme qui cultive l'art dramatique, en voyant un critique blâmer ce qu'un autre critique approuve? L'un de nos aristarques a trouvé mon principal caractère *trop odieux*; un second l'a trouvé *composé de teintes trop douces*; un troisième a contesté l'existence d'un semblable personnage. Il serait à souhaiter, pour le bonheur des femmes, que ce dernier juge, qui voit le monde du bon côté, me forçât de convenir qu'il a raison : je supprimerais de bon cœur ma comédie. Mais les dames ne seront pas de son avis : plusieurs d'entr'elles, j'en suis sûr, connaissent des modèles à mes portraits. Le caractère existe; je l'ai pris dans la nature. Je n'ai pas vu seulement un individu de cette espèce; j'en ai observé un grand nombre, tous plus prononcés peut-être que celui que j'ai voulu peindre; j'ai pu manquer de talent dans l'exécution; mais je n'ai pas même exagéré la vérité dans les détails qui caractérisent mon principal personnage.

Le journaliste qui trouve mon tyran trop odieux dans les premiers actes, n'a pas réfléchi qu'il ne dit rien qu'un homme bien élevé ne puisse dire

presque à chaque instant, s'il se laisse emporter par la colère. Sa tyrannie se borne à gronder ses domestiques, à contrarier les goûts de son fils, à tourmenter sa femme, et à faire enrager toute sa famille.

Celui qui, au contraire, ne trouve pas Valmont assez tyran, ne songe pas que sa tyrannie est celle de tous les jours, qu'elle dure depuis dix-huit ans, et qu'elle a imprimé la terreur à tous ceux qui l'environnent. D'ailleurs, comment appellera-t-on l'homme qui, au moment où il vient, par ses duretés, de faire pleurer toute sa famille, veut la contraindre à montrer un visage riant à l'aspect d'un étranger? Quant au reproche qu'il me fait de lui avoir donné des droits à l'estime publique, par quelques traits d'humanité et de bienfaisance, je répondrai que, sans cette adresse de ma part, il m'eut été impossible de faire une pièce. Je ne suis parvenu à faire supporter mon tyran, qu'en en faisant un honnête homme et un homme généreux. Ces belles qualités, d'ailleurs, loin d'être incompatibles avec le caractère que j'ai voulu peindre, en dérivent naturellement. Un mal-honnête homme, un joueur, etc. est ordinairement assez aimable chez lui; mais un honnête homme bilieux, susceptible, emporté, se montre tel qu'il est dans son intérieur. Comme il n'a rien à se faire pardonner, il ne saurait rien pardonner aux autres.

On m'accuse, de plus, d'avoir fait un bourru, un grondeur, un persifleur, etc. Mon personnage, en effet, se compose de toutes ces nuances; et mon exposition répond à tout.

Il me reste une autre observation à faire à un journaliste estimé, qui m'a présenté son opinion,

non comme l'ont fait les autres, avec cette assurance que donne la patente de journaliste, mais avec ce bon esprit, qui doute et qui veut éclairer, plutôt que blâmer. Il desirait que j'eusse fait de mon héros un homme *à systême*. Je lui représenterai que l'on peut tolérer les grands défauts d'un homme qui les doit à la nature; mais qu'on ne saurait supposer un homme méchant par systême. Et d'ailleurs, quel homme à systême verrait avec indifférence, pendant quelques années seulement, les pleurs de toute sa famille!

Le dernier reproche que l'on m'a fait, est le mieux fondé. On condamne la couleur tragique des derniers actes de l'ouvrage. On peut avoir raison; mais si j'étais à recommencer ma pièce, je me garderais bien d'éviter ce passage du comique au touchant : c'est un résultat nécessaire du caractère vertueux de Valmont. Nos règles théâtrales, et peut-être nos préjugés, défendent ce mélange du *drame*, proprement dit, et de la comédie. Je pourrais cependant, pour ma justification, m'appuyer de plusieurs exemples. Nous avons, au théâtre, des comédies, que l'on aime beaucoup, et qui toutes finissent par arracher des larmes. Qu'y a-t-il de plus tragique que l'homme ruiné, qui, se voyant abandonné de tout le monde, veut, dans son désespoir, se percer de son épée? Cette action est-elle assez tragique? Mon dernier acte, au contraire, tire tout son intérêt d'une situation morale, et amène un dénouement aussi satisfaisant. Ce dernier acte contre les règles, et blâmé par tous les censeurs, est celui qui produit le plus d'effet. Puissé-je toujours me tromper ainsi! Il est certaines fautes contre les règles qu'un auteur ne doit pas éviter, lorsqu'elles peuvent amener des beautés.

Personne ne recherche et n'aime autant que moi une critique éclairée; mais, je le répète, qui peut l'espérer, lorsque dix journalistes se trouvent en opposition sur les défauts et le mérite du même ouvrage? Presque tous, en injuriant l'auteur, cherchent à prévenir leurs abonnés contre telle pièce nouvelle. Le public, plus juste, revient d'un premier jugement, et applaudit, pendant vingt représentations, la pièce dont il n'avait blâmé que des expressions faciles à corriger. Mais les journalistes, qui croient leurs arrêts irrévocables, ne reviennent jamais; et, contens du mal qu'ils ont fait, ou qu'ils ont voulu faire, ils attendent en paix une nouvelle proie, et s'embarrassent peu d'être en contradiction avec le public.

Je serais le plus ingrat des hommes, si, avant de finir, je ne rendais hommage au talent des acteurs qui ont joué dans ma comédie. Ma mauvaise santé m'a empêché de suivre les répétitions et d'assister à la représentation; mais je puis être l'écho du public, et les assurer qu'ils ont joué ma pièce avec cette perfection, que l'on ne trouve que parmi les acteurs du Théâtre Français. Si la vieille amitié qui nous lie, m'interdit tout autre éloge, elle ne peut m'empêcher, au moins, de leur offrir publiquement mes sincères remerciemens.

LE TYRAN DOMESTIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un riche Salon : à l'un des côtés du Théâtre, on voit un Piano, un Métier à broder ; à l'autre, une Table à déjeûner.

SCENE PREMIERE.

DERBAIN, PICARD.

PICARD.

C'est vous que je revois ! Ma surprise est extrême ;
Le fils de mon bon maître.....

DERBAIN.

Oui, Picard, c'est moi-même.
Après vingt ans passés, je reviens dans les lieux
Qui de mes premiers ans, ont vu les jours heureux,
Pour y couler en paix le reste de ma vie,
Auprès de ma famille, au sein de ma patrie.

PICARD.

Vous renoncez à vivre en pays étranger ?

DERBAIN.

Oui, mon cher, j'ai perdu le goût de voyager.

Si l'homme qui possède une fortune immense,
Connaît l'art d'en jouir, il faut qu'il vienne en France;
J'ai, comme tu le sais, couru tous les pays,
Et ne me suis jamais amusé qu'à Paris.

PICARD.

Vous étiez un gaillard, et monsieur votre père
Vous grondait.........

DERBAIN.

Ah! combien sa mémoire m'est chère!

PICARD.

C'était un si digne homme; il est mort dans mes bras.

DERBAIN.

J'ai donné bien long-temps des pleurs à son trépas.
Cette perte à ma sœur......

PICARD.

Parut bien douloureuse.
Et son hymen.......

DERBAIN.

Je sais qu'elle n'est pas heureuse,
Et pourtant son époux est plein de loyauté.

PICARD.

Nul banquier, plus que lui, n'a de la probité.

DERBAIN.

Tous ceux qui l'ont connu, dans mainte circonstance
M'ont vanté son esprit, ses mœurs et sa prudence.

PICARD.

Pour tous les étrangers, c'est un homme charmant;
Pour qui dépend de lui, c'est un diable, vraiment:
Demandez-le à ses gens, aux enfans, à leur mère.

DERBAIN.

A quoi cela tient-il?

PICARD.

Mais, à son caractère,
Qu'on ne peut définir, tant il est singulier:
Il fait des malheureux pour se désennuyer.
Tantôt brusque, sévère, il réprimande ou gronde;

Tantôt malin, caustique, il décourage ou fronde;
Tout est bien chez un autre, et tout est mal chez lui;
Ce qu'il blâmait hier, il l'approuve aujourd'hui.
Est-on triste, il s'en plaint; veut-on rire, il se fâche;
Jamais un de ses gens n'a bien rempli sa tâche;
Tout est fait de travers, n'a pas le sens commun;
Si l'on montre du zèle, on devient importun;
Si l'on est doux et bon, il vous nomme hypocrite;
Femme, enfans et valets, tout l'obsède ou l'irrite,
Et jamais je n'ai vu s'écouler un seul jour
Sans qu'il ne les ait fait enrager tour à tour.

DERBAIN.

Par le brillant portrait qu'ici tu viens de faire,
Je vois qu'on m'a dit vrai sur les torts du beau-frère;
Il a, dans cet instant, besoin de mes avis,
Et c'est aussi pour lui que je revois Paris.

PICARD.

Vous y perdrez vos soins.

DERBAIN.

Par son âme angélique,
Ma sœur n'a pu dompter ce tyran domestique,
Et depuis dix-huit ans.....

PICARD.

Elle verse des pleurs,
Et jamais ne se plaint à nous de ses malheurs.
Si sa fille ou son fils, dans la fougue de l'âge,
Murmurent en secret contre leur esclavage,
Elle calme aussitôt leur vif ressentiment,
Des vertus de leur père, offre un tableau touchant,
Le peint sous les grands traits d'un honnête homme austère,
Remplissant les devoirs et d'époux et de père,
Si bien que ses enfans, tremblans à son aspect,
Au défaut de l'amour, lui montrent du respect.

DERBAIN (*réfléchissant.*)

Ne puis-je, en qualité de frère de sa femme,
Adoucir sa rudesse, enfin, changer son ame?

PICARD.

J'en doute. Il fait le mal sans s'en apercevoir,
Et croit qu'il doit user ainsi de son pouvoir.

DERBAIN.

Mais si par la raison.....

PICARD.

Non, Monsieur, impossible.

DERBAIN.

On peut le corriger.....

PICARD.

Il est incorrigible;
Il doit tous ses défauts à l'éducation,
Et ne peut supporter la contradiction.
Si, dès ses jeunes ans, il fut brusque, sévère,
L'âge n'a fait qu'aigrir ce fâcheux caractère;
Et c'est pourtant, Monsieur, comme je vous l'ai dit,
Un parfait honnête homme.....

DERBAIN.

Oui, que chacun maudit.
Avec un tel esprit, il doit voir peu de monde;
On fuit avec raison l'homme qui toujours gronde.

PICARD.

Mais nous avons aussi peu de société;
Hors madame Dupré, chacun a déserté.

DERBAIN.

Quelle dame Dupré?

PICARD.

Mais c'est votre cousine.
Chose étrange! Monsieur lui fait très-bonne mine;
C'est un diable pourtant, qui, soit dit entre nous,
Gouverne en vrai tyran, le meilleur des époux.

DERBAIN.

Je conçois qu'à Valmont, la cousine ait dû plaire;
Mais parmi ces démons, dis-moi, que vais-je faire?
Moi, je ne souffre pas qu'on me fasse enrager.

PICARD.

On s'observerait plus avec un étranger.

DERBAIN (*rêvant.*)

Qui m'empêche de l'être. — Oui, ce moyen m'enchante;
Comme ami de Derbain, ici je me présente.....
Et porteur d'un écrit..... Je vais quitter ces lieux,
Et sous un autre nom, me montrer à vos yeux.

PICARD.

Quoi! vous pourriez revoir une sœur aussi chère.....?

DERBAIN.

Je la servirai mieux à l'abri du mystère :
D'ailleurs, je veux, avant de m'établir ici,
Savoir si je puis vivre avec le cher mari.
Aux regards de ma sœur, je puis, je crois, paraître,
Et mes traits bien vieillis.......

PICARD.

Elle, vous reconnaître!
Ah! ne le craignez pas : elle n'avait qu'onze ans
Quand vous avez quitté vos vertueux parens.
Je me rappelle encor ce départ avec peine.

DERBAIN.

Mais je crains que quelqu'un ici ne nous surprenne.
Je te quitte : tu peux annoncer ce matin,
Qu'un étranger viendra de la part de Derbain;
Mais ne dis rien de plus.

PICARD.

Je commence à comprendre.....

DERBAIN.

Et demain nous verrons le parti qu'il faut prendre.
(*Il sort.*)

SCENE II.

EUGÉNIE, PICARD.

PICARD.

Que diable prétend-il, et quel est son projet?
C'est un homme de tête : il pourrait, en effet,

Eu donnant à Madame un avis salutaire.....

EUGENIE (*accourant.*)

Dis-moi, mon bon Picard, tu n'as pas vu mon frère

PICARD.

Non, pas encor.

EUGENIE.

Mon Dieu! que Charle est déplaisan
Il veut me révéler un secret important,
Il fixe un rendez-vous, je m'y rends avec zèle,
Et c'est moi qui l'attends, moi, moi la demoiselle.
Il est bien impoli.

PICARD.

Je le blâme très-fort.

EUGENIE.

Faire attendre sa sœur.

PICARD.

Mais c'est un très-grand tort.

EUGÉNIE.

Il me doit des égards, et mon sexe et mon âge.....
Je saurai le punir.....

PICARD.

En l'aimant d'avantage.

EUGENIE (*avec humeur.*)

C'est que s'il tarde encor, mon père pourra bien
Venir nous interrompre, et je ne saurai rien.

PICARD (*apercevant Charles.*)

(*A part.*)

Comme elle est curieuse! Ah! voilà le coupable.

SCENE III.

EUGÉNIE, CHARLES, PICARD

EUGENIE (*à Charles.*)

VOUS êtes, à vrai dire, un homme insupportable.

CHARLES (*riant.*)

ı commences aussi par gronder le matin?

EUGENIE.

ous m'avez fait rester plus d'une heure au jardin :
etirez-vous, Monsieur.

CHARLES.

C'est le ton de mon père,
e reconnais sa voix, et cet air si sévère.......
h! ne l'imite pas, il est trop rigoureux;
(*Avec sentiment.*)
oudrais-tu, comme lui, me rendre malheureux?

EUGENIE.

e m'en garderai bien.

PICARD.

Enfans, de la prudence;
ır ses torts, quels qu'ils soient, imposez-vous silence;
nitez votre mère, elle souffre tout bas,
lle plaint son époux et ne l'accuse pas.

EUGENIE.

Totre mère est si bonne!

CHARLES.

Ah! dis que c'est un ange.

PICARD.

'est le nom que chacun prononce à sa louange;
Iais aussi votre père est un homme d'honneur,
on caractère seul fait oublier son cœur;
t quand sur ses défauts, tout le monde raisonne,
(*Appuyant.*)
l fait beaucoup de bien, sans le dire à personne.

CHARLES.

Te suis de ton avis; mais il a tort pourtant
De vouloir me traiter encor comme un enfant;
Pour peu que je réponde, il croit que je le brave;
En vain, de ses desirs je me montre l'esclave,
Ce que je dis est mal, j'agis tout de travers;
Si je veux déclamer, j'ai tort d'aimer les vers;
Si je lis d'un savant quelqu'ouvrage célèbre,

Je suis un lourd pédant, tout barbouillé d'algèbre;
Si je fredonne un air d'un nouvel opéra,
Il prétend qu'au théâtre un jour on me verra;
Et soit que je lui parle arts, plaisirs, paix ou guerre,
Je ne puis obtenir la faveur de lui plaire.

PICARD (*à part.*)

Dans tout ce qu'il nous dit, il n'a que trop raison.

CHARLES.

Je ne puis m'amuser que hors de la maison.

EUGENIE.

Qu'un garçon est heureux! il peut courir le monde;
La pauvre fille reste, et c'est elle qu'on gronde.

CHARLES.

Ah! j'ai tiré ma sœur de plus d'un embarras.

EUGENIE.

Hier, mon père, sans moi, ne se fâchait-il pas?

CHARLES.

L'autre jour tu fis mal, et j'en portai la peine.

EUGENIE.

J'ai pleuré pour toi seul pendant une semaine,
Ingrat!

CHARLES.

Je sais cela, je connais ton bon cœur;
Aussi, je t'aime bien; embrasse-moi, ma sœur.

PICARD.

(*A part.*)
Ces chers enfans! Je vais rejoindre votre père;
Je vous laisse causer de l'important mystère.....

CHARLES.

Tu le sauras aussi.

PICARD.

J'y compte bien, vraiment;
Je suis de la maison le premier confident.

EUGENIE.

Si mon père arrivait, fais le signal d'usage.

PICARD.

Je tousserai bien fort.

CHARLES.

Et nous plierons bagage.

(*Picard sort.*)

SCENE IV.

EUGÉNIE, CHARLES.

EUGENIE.

ALLONS, Charles, dis-moi quel est ton grand secret?

CHARLES.

Je suis sous-lieutenant; j'en aurai le brevet
Peut-être ce matin.

EUGENIE.

Que me dis-tu, mon frère?
Quoi! sans me consulter, tu t'es fait militaire?

CHARLES.

C'est grace à notre ami, le colonel Valcour;
Tu sais qu'il a pour toi, ma sœur, beaucoup d'amour;
Il me l'écrit, au moins.

EUGENIE (*affligée.*)

Il me l'a dit de même,
Et ce méchant Valcour, pour me prouver qu'il m'aime,
Veut t'éloigner de moi, te fait sous-lieutenant,
Et te fera tuer peut-être au régiment.

CHARLES.

Non, non, je reviendrai près d'une sœur si chère.....

EUGENIE (*naïvement.*)

On peut donc quelquefois revenir de la guerre?

CHARLES.

Mais sans doute. Voici ce que Valcour m'écrit;
Vois, pour moi, comme il sut employer son crédit.

» J'ai reçu, mon cher Charles, une réponse du ministre de

» la guerre. Vous aurez le brevet que j'ai sollicité en votre » faveur. Présentez-vous avec ma lettre, et l'on ne tardera pas » à vous l'expédier. Rappelez-moi au souvenir de votre aima- » ble sœur, de votre tendre mère; elles connaissent toutes » deux mes sentimens, et j'espère que, quels que soient les » obstacles qui s'opposent à mes vœux, je pourrai vous ap- » partenir un jour par d'autres liens que ceux de l'amitié. »

VALCOUR.

EUGENIE (*d'un ton piqué.*)

C'est tout : plus longuement il n'a pu vous écrire ?
Il pouvait bien avoir autre chose à me dire.

CHARLES.

Toujours un militaire écrit brièvement.

EUGENIE.

Leur style et leur amour se ressemblent souvent.

CHARLES.

Pour moi, je lui dois bien de la reconnaissance.

EUGENIE.

A son souvenir, moi, je fais la révérence.

CHARLES.

De quitter la maison, je lui dois la faveur.

EUGENIE (*avec sensibilité.*)

Il me prive d'un frère et trouble mon bonheur.

CHARLES (*avec enthousiasme.*)

Ah ! mon nouvel état me paraît plein de charmes ;
J'étais né, je le crois, pour le métier des armes.
Je dois, aujourd'hui même, acheter un cheval ;
On doit me procurer le plus bel animal.....
Tu me verras bientôt sous ma nouvelle forme ;
Pourvu qu'on ait bien fait mon habit d'uniforme !
Mon corps est à Strasbourg ; je suis dans les hussards ;
Je veux, tout équipé, paraître à tes regards ;
Je prendrai le dolman, pelisse et sabretache ;
Mais il me manque encor....

EUGENIE.

Et quoi donc ?

CHARLES (*en riant.*)

La moustache.

EUGENIE (*avec finesse.*)

Mais, sans doute, en hussard tu viendras voir papa ?

CHARLES.

Non : je me garderai parbleu bien de cela ;
Tout brave que je suis, je craindrais l'aventure.
Il prétend me lancer dans la magistrature ;
Je lui prouverais mal, sous mon nouvel habit,
Que je veux être un sage, un parfait érudit.

EUGENIE.

Quoi ! sans faire d'adieux.....?

CHARLES (*à voix basse.*)

Je ferai ma retraite
En délogeant de nuit, sans tambour ni trompette.

EUGENIE.

Et de ma mère, hélas! quel sera le chagrin ;
En la quittant ainsi, c'est lui percer le sein.

CHARLES.

Non, non, je dois la mettre en notre confidence ;
A sa tendre bonté, je dois ma confiance.

EUGENIE.

Tu ne te fais soldat que pour fuir la maison ?

CHARLES.

Oh ! j'ai pour ce métier quelque vocation :
Pour ne pas te tromper, il est vrai que mon père,
En contraignant mes goûts, change mon caractère ;
Je ne songe peut-être à prendre cet état,
Que parce qu'il a voulu que je fusse avocat.
Moi, je n'aimai jamais ni Cujas, ni Barthole,
Et je ne suis pas fait pour les bancs d'une école.
Le devoir d'un soldat n'est pas si dangereux ;
On ne peut l'accuser, s'il fait des malheureux :
En garnison, s'il est exact à son service,

Il fait l'amour le soir, le matin l'exercice:
Il boit, chante, et se bat toujours avec gaîté;
Il courtise la gloire et plaît à la beauté;
Il est timide et doux, s'il est près de sa belle;
C'est un lion terrible au combat qui l'appelle;
Et si dans la bataille, il périt vaillamment.......
On n'a point à payer des frais d'enterrement.

EUGENIE.

N'entens-je pas tousser?

CHARLES (*voulant s'enfuir.*)

C'est peut-être mon père;
Allons, sauve qui peut!

EUGENIE.

Le brave militaire!
Mais pour le déjeûner, Charles tu reviendras?

CHARLES.

Non, je monte à cheval, et tu m'excuseras.

EUGENIE.

Mais, mon père irrité......

CHARLES.

Trouves quelque défaite
Dis au hazard ce qui te viendra dans la tête.
Dis que je suis allé ce matin promptement,
Pour mon instruction consulter un savant;
Cherche-le parmi ceux ou de Rome et d'Athènes.
Prends *Sénèque* ou *Platon*, *Cicéron*, *Démosthènes*,
Je ne te gêne point, et sans crainte tu peux
De ces messieurs choisir qui te plaira le mieux.

(*Il sort.*)

SCENE V.

EUGÉNIE (*seule.*)

Allons, il faut mentir, afin que tout s'arrange;
Il sait pour l'excuser, que je ments comme un ange.

Ah! quand on craint quelqu'un, on s'entr'oblige ainsi,
Et pour moi dès demain, il peut mentir aussi;
Mais, mon frère est parti. Bon Dieu! que je suis sotte,
Il devait en secret m'apprendre la gavotte.
J'ai déjà deux leçons. Répétons quelques pas.
(*Elle chante et danse.*)
Si mon père venait? C'est sa faute, en tous cas;
Pourquoi congédier notre maître de danse?
(*Gravement.*)
C'est un tort; moi, j'aimais beaucoup cette science.
(*Elle reprend sa gavotte. Picard tousse, mais elle ne l'entend pas.*)

SCENE VI.

VALMONT, EUGÉNIE, PICARD.

VALMONT.

(*Sévèrement, à sa fille.*)
Que faites-vous donc là?

EUGENIE.

(*Apercevant son père, court à une table, s'assied et prend un livre.*)
Mon père, je lisais.

VALMONT.

Vous lisiez en chantant?

EUGENIE.

(*Toute interdite.*)
Non, c'est que j'arrivais.
(*Bas, à Picard.*)
Tu ne m'avertis pas.

PICARD.

Pardon, mademoiselle,
J'ai toussé.

VALMONT.

(*Après avoir rangé quelques papiers sur la table.*)
D'arriver, la manière est nouvelle.
On ne me trompe pas, vous sautiez en chantant;
C'est avoir, pour la danse, un furieux penchant.

EUGENIE.

Mon père.....

VALMONT.

Je le sais, toute fille bien née
Dans cet art si brillant, est perfectionnée;
Il faut que dans un bal son talent soit cité,
Qu'on admire sa grace et sa légéreté,
Et j'en connais certaine, à bon droit si fameuse,
Qu'elle peut au théâtre entrer comme danseuse.

PICARD.

(*A part.*)
Fille qui danse bien, ne me plaît pas aussi,
Ce n'est pas en dansant que l'on trouve un mari.

VALMONT.

(*Regardant la pendule.*)
Il est déjà très-tard. — Sur ma tête, je gage
Qu'au bureau les commis ne sont pas à l'ouvrage :
C'est le ton d'à présent; ils aiment beaucoup mieux
Dans les sociétés faire les merveilleux.
(*Décachetant des lettres.*)
Ah! voyons ces papiers. — Eh! quoi? ce misérable
Demandera toujours; oh! c'est insupportable;
Il établit vraiment un impôt sur mon bien;
(*Brusquement.*)
Il faut bien lui donner; le malheureux n'a rien.
(*A Picard.*)
A quoi donc rêvez-vous? N'avez-vous pas affaire?
Pourrai-je déjeûner à mon heure ordinaire?

PICARD.

Oui, monsieur.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

VALMONT, EUGÉNIE.

VALMONT.

(*D'un ton mocqueur.*) (*A Eugénie.*)
C'est heureux! — Que lisez-vous donc là?
Est-ce quelque roman dont le titre est en *a*?

Aujourd'hui votre mère est des plus mal apprises,
De laisser dans vos mains de pareilles sottises,
Triste production d'un misérable auteur,
Qui gagne quelqu'argent aux dépens de l'honneur.

EUGENIE.

Non; je lisais l'histoire, et j'étais en Loraine,
Où je faisais un siége avec le grand *Turène*.
Ah! quel général!

VALMONT.

Rien ne vous est étranger;
Il est vraiment plaisant de vous voir le juger.
Ce petit ton tranchant, malgré moi me fait rire;
A nous livrer combat, voulez-vous vous instruire?
Voulez-vous savoir l'art de prendre un bastion?
Ce livre vous convient, et votre choix est bon.

EUGENIE.

(*A part.*)
Il m'ordonnait hier de lire cette histoire.

VALMONT.

Bien plus utilement chargez votre mémoire;
Apprenez *Lafontaine*, ou lisez *Fénélon*;
Tous deux forment le cœur, l'esprit et la raison.

SCENE VIII.

Mme VALMONT, M. VALMONT, EUGÉNIE.

Mme. VALMONT.

Mon cher Valmont!

VALMONT.

(*A sa femme.*) (*A sa fille, qu'il continue de réprimander.*)
Bonjour. — Selon votre caprice,
Il faudra donc toujours que votre tête agisse.

Mme. VALMONT.

(*Avec bonté.*)
Vous avez bien dormi?

VALMONT.

Jamais on ne vous vit

De livres instructifs occuper votre esprit.

(*Plus il avance dans la scène, plus il s'échauffe.*)

Mme. VALMONT.

Et vous vous portez bien?

VALMONT.

(*A sa femme.*)

Très-bien, ma bonne amie.

(*A sa fille.*)

Toujours de votre part, c'est nouvelle folie;
De vous rendre plus sage, il n'est aucun moyen;
Vous avancez en âge, et vous ne savez rien.

EUGENIE.

Chère maman!

Mme. VALMONT.

Ma fille!

VALMONT.

Il est encore unique
Qu'à ce point vous ayez négligé la musique;
N'avez-vous pas un maître au moins depuis six ans?

Mme. VALMONT.

Elle est au piano.

(*Eugénie commence aussitôt à préluder.*)

VALMONT.

C'est bien prendre son temps
Pour jouer......

Mme. VALMONT.

Pour vous plaire, ici, son zèle éclate.

VALMONT.

Afin de m'étourdir de la même sonate;
Moi, je suis de l'avis d'un auteur très-connu,
Qui s'écriait toujours : *Sonate que veux-tu?*

Mme. VALMONT (*à sa fille.*)

Cesse.

VALMONT (*à sa fille, qui s'est levée.*)

Mais, à propos! où donc est votre frère?
Et pourquoi manque-t-il au devoir ordinaire,
Qu'envers moi, tous les jours, un enfant doit remplir?

Mme. VALMONT.

Est-il malade?

EUGENIE.

Mais...

VALMONT (*vivement.*)

Il faut le secourir.
A son appartement je vais d'abord me rendre.
Ah Dieux! ce cher enfant! Allons, sans plus attendre.....

EUGENIE.

Rassurez-vous, mon père, il est très-bien portant.

VALMONT (*en colère.*)

Enfin, où donc est-il?

EUGENIE.

Je crois qu'il est absent.....

VALMONT.

Pour courir...

EUGENIE.

Pour aller à la bibliothèque.

VALMONT.

Bah! pour y voir quelqu'un?

EUGENIE.

Oui, pour y voir... Sénèque.

VALMONT (*après un silence.*)

Quelle preuve de goût! choisir un écrivain
Qui sut mal élever un empereur romain;
Qui nous montra toujours la richesse importune,
Aussitôt qu'à la cour il eut fait sa fortune.

EUGENIE.

Sénèque a tort, mon père.

VALMONT.

Allons, laissons cela.

SCENE IX.

VALMONT, Mme VALMONT, EUGÉNIE, PICARD.

PICARD.

Un étranger, monsieur, vous demande; il est là,
Et de M. Derbain il apporte une lettre.

Mme. VALMONT.

De mon frère?

PICARD.

Et c'est lui qui veut vous la remettre.

VALMONT.

J'en suis parbleu charmé! mon frère m'est connu,
Et je l'aime beaucoup sans l'avoir jamais vu;
Naguères de ses biens faisant le sacrifice,
Derbain m'a retiré d'un affreux précipice.
Je ne puis oublier ce service important,
Et mon cœur en sera toujours reconnaissant.

Mme. VALMONT.

Si c'était son ami, que dans notre demeure.....

EUGENIE (*à part.*)

Je puis, pour ma gavotte, escamoter une heure.

VALMONT.

Il faut d'abord, je crois, l'inviter à dîner.
(*A sa fille.*)
Mademoiselle, allez au plutôt dessiner.

EUGENIE (*faisant une mine.*)

Ouf!

VALMONT.

Au repas, donnez quelques soins, je vous prie;
Tout n'en ira pas moins de travers, je parie.
Mais cela vous regarde; et vous, monsieur Picard,
N'allez pas, comme hier, nous faire dîner tard.
(*Il sort.*)

EUGENIE.

Oh! j'ai bien des secrets à te dire, ma mère.

Mme. VALMONT (*avec dignité.*)

Soit; mais obéissons d'abord à votre père.

(*Elles sortent.*)

SCENE X.

PICARD (*seul.*)

Oh! que je suis content du bon monsieur Derbain!
Du but de ses projets je ne suis pas certain :
De tourmenter Valmont je vois qu'il se propose.....
Ah! s'il réussissait, quelle métamorphose!....
Je puis bien, sans remords, secondant son projet,
Rendre à monsieur ma part du chagrin qu'il nous fait.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mme. VALMONT, DERBAIN.

DERBAIN.

Ah! je suis enchanté de tant de politesse.

Mme. VALMONT.

C'est un devoir bien doux qu'à remplir l'on s'empresse,
Et c'est le moindre accueil que l'on doive à l'ami
D'un frère qui de nous sera toujours chéri.

DERBAIN.

Arrivé dans Paris depuis à peine une heure,
Votre époux m'a prié d'habiter sa demeure;
Mais tout en acceptant cet honneur, ce plaisir,
Peut-être avant deux jours, je puis m'en repentir.

Mme. VALMONT.

Et quel est donc, monsieur, l'objet de votre crainte?

DERBAIN.

Vous allez le savoir : je dois parler sans feinte.
Monsieur Valmont, sans doute, est un homme d'honneur;
Mille traits, dans sa vie, ont prouvé son bon cœur;
Mais il a, m'a-t-on dit, un certain caractère,
Qui cause le malheur de sa famille entière.

Mme. VALMONT.

Qui peut contre Valmont vous avoir prévenu?

DERBAIN.

Mais, quelqu'un qui prétend l'avoir beaucoup connu;
Il a, sur ce sujet, écrit à votre frère;
Mon ami m'a chargé d'éclaircir ce mystère.....
Oui, ce frère gémit qu'avec tant de douceur,
Vous ayez pour époux l'homme dur.....

Mme. VALMONT.

Eh! monsieur,
Cessez, je vous en prie; osez-vous de la sorte?....

DERBAIN.

Oui, j'ai tort, j'en conviens; mais le zèle m'emporte.

Mme. VALMONT.

Non, Valmont, n'eut jamais aucun tort envers moi;
D'être un époux fidèle il s'est fait une loi :
S'il est constant époux, il est excellent père;
L'amour de ses enfans remplit son ame entière.
C'est pour leur assurer des destins plus heureux,
Que nuit et jour il est aussi laborieux.
Dans ses moindres projets, cette espérance brille;
Dans tout on voit l'amour qu'il a pour sa famille :
Bon père et bon époux, autant qu'homme de bien.....

DERBAIN.

Il fait votre malheur..... mais vous n'avouerez rien.
Ce zèle qui vous porte à défendre un coupable,
En augmentant ses torts, vous rend plus estimable.
Mais, quel bruit!.....

SCENE II.

PICARD, VALMONT, Mme. VALMONT, DERBAIN.

VALMONT (*en dehors.*)

Moi, je dis qu'il fallait m'obéir.

DERBAIN.

Quelqu'un est en courroux. Quoi! je vous vois rougir?

VALMONT (*entrant.*)

Bon Dieu! qu'un vieux valet est une sotte espèce!

PICARD (*de la porte.*)

Vous n'avez point d'égard, monsieur, pour ma vieillesse.

VALMONT.

Tais-toi..... Cours préparer cet autre appartement.

(*Apercevant Derbain.*)
Pardon; je m'occupais de votre logement (*).

DERBAIN.

Je souffre que pour moi vous preniez tant de peine.

VALMONT.

C'est un plaisir, monsieur, bien loin d'être une gêne.

Mme. VALMONT.

Mais, j'avais ordonné.....

VALMONT (*avec une humeur contrainte.*)

N'avais-je donc pas dit
Que cet appartement me semblait trop petit;
L'autre, plus agréable, est aussi plus commode,
Et son ameublement est bien plus à la mode.
En y réfléchissant, madame aurait dû voir
Que c'était celui-là que vous deviez avoir.

DERBAIN (*souriant.*)

Moi, je me trouve bien, dès que je suis tranquille.

VALMONT.

Soit; vous n'entendrez pas tout le bruit de la ville.
Il faut que ce soit moi qui songe à ce détail;
Femme, enfans et valets me laissent ce travail.

DERBAIN.

(*A part.*)
Ah! quel homme!

VALMONT (*toujours à sa femme.*)

Et pourtant d'une amitié sincère
Nous devons accueillir l'ami de votre frère,
Du généreux Derbain. Mais peut-être aujourd'hui
Votre esprit n'a-t-il plus nul souvenir de lui.

Mme. VALMONT.

Vous m'accusez, monsieur, d'une injustice extrême.
Derbain doit le savoir, depuis long-temps je l'aime,
Et quelque jour peut-être.....

DERBAIN.

Il le sait maintenant.

(*) Mme. VALMONT, VALMONT, DERBAIN.

VALMONT.

Non, votre cœur n'est pas assez reconnaissant;
Moi, je saurai du moins réparer votre faute,
En aimant son ami, qui daigne être notre hôte.

DERBAIN.

Ah! c'est trop de bonté !

VALMONT.

Si vous n'êtes pas bien,
De grâce, excusez-moi; j'ignore le moyen
De me faire servir, et c'est ce dont j'enrage;
Mais je prétends pour vous me mêler du ménage,
Et sur tous vos desirs je vous préviendrai tant,
Que vous serez chez moi libre, heureux et content.

DERBAIN (*regardant sa sœur.*)

Oui, nous serons heureux, j'en forme l'espérance.
(*A Valmont.*)
Déjà vos droits sont sûrs à ma reconnaissance :
Je vois bien qu'on m'a dit, sur vous, la vérité.....
De vous avoir connu, je m'éloigne enchanté.

VALMONT.

A votre appartement il faut que je vous mène.

DERBAIN.

Je suis de la maison; entre nous point de gêne.

VALMONT.

Je vous laisse partir; adieu, jusqu'au revoir.

DERBAIN.

De revenir bientôt je me fais un devoir.

SCENE III.

Mme. VALMONT, VALMONT.

VALMONT.

C'est un homme charmant! je l'aime comme un frère;
Nous sympathiserons, je crois, de caractère.

Mme. VALMONT.

(*Timidement.*)

Moi, je ne le crois pas.

VALMONT (*avec aigreur.*)

Je vous reconnais bien;
De personne, jamais, vous ne pensez du bien;
Et moi, je vous soutiens que notre hôte est aimable,
Que sa société nous peut être agréable.

Mme. VALMONT.

Je lui crois de l'esprit, il est observateur;
Mais je ne puis encor bien juger de son cœur.

VALMONT.

Bien juger de son cœur! Ah! quel propos de femme!
C'est l'ami de Derbain, l'ignorez-vous, madame?
Par votre frère même il nous est adressé;
N'est-ce pas nous prouver qu'il en a bien pensé?
Derbain peut-il avoir un ami méprisable?
Par de pareils soupçons, c'est vous rendre coupable;
Mais, des femmes tel est le penchant trop fatal,
Que toujours du prochain elles parleront mal.

Mme. VALMONT.

Mais vous mettez, monsieur, beaucoup trop d'importance
A tout ce que m'inspire une sage prudence;
Derbain, dans cet ami, fit sans doute un bon choix,
Je lui dois des égards; mais c'est bien tout, je crois.

VALMONT (*avec beaucoup de chaleur.*)

Je ne vous conçois pas, et votre ton tranquile,
Même en dépit de moi, veut m'échauffer la bile.
Avez-vous oublié qu'un malheureux destin
Compromit ma fortune et mon honneur enfin?
Que votre frère alors, du pays qu'il habite,
Apprit mon infortune, empêcha ma faillite,
Et de ses capitaux me rendant possesseur,
Me sauva ma fortune, et plus encor l'honneur?

Mme. VALMONT.

Il sait, à ce sujet, ce que mon ame pense;
Il ne doute pas, lui, de ma reconnaissance.
J'écrivis ce seul mot : « Ce service est bien grand,
» Pour mon frère Derbain, j'en aurais fait autant. »

VALMONT.

Oui, vous portez dans tout votre froide manière,
Et comme votre époux vous aimez votre frère;
Là, tout tranquillement, c'est très-bien; mais pour moi,
D'être reconnaissant je me fais une loi.
Je voudrais en donner la preuve convaincante;
Aux regards de notre hôte, Eugénie est charmante;
Ses yeux étaient tournés sur elle à tout moment,
Et de sa beauté rare il m'a fait compliment;
Il se pourrait qu'un jour.....

Mme. VALMONT.

Eh! mais, à vous entendre,
Il n'aurait qu'à vouloir, pour être votre gendre.

VALMONT.

Il nous ferait honneur.

Mme. VALMONT.

Vous riez, entre nous.

VALMONT.

Qu'il demande Eugénie, il sera son époux.

Mme. VALMONT.

Eh quoi! sans consulter le goût de votre fille.....

VALMONT.

Il suffit qu'il convienne à toute sa famille.

Mme. VALMONT.

Ainsi d'un étranger arrivé ce matin.....

VALMONT.

Cet étranger, madame, est l'ami de Derbain.

Mme. VALMONT.

Mais réfléchissez-y, l'âge et la convenance.....

VALMONT.

J'acquitte le tribut de ma reconnaissance.

Mme. VALMONT.

Obligez-vous mon frère en formant de tels nœuds?

VALMONT (*en colère.*)

Que je l'oblige ou non, il suffit, je le veux.

Mme. VALMONT.

Je ne réponds plus rien.

VALMONT (*d'un ton moqueur.*)

Et ce serait dommage!
On ne saurait, je crois, en dire davantage.
Mais laissons tout cela, c'est un parti bien pris;
Je ne changerai pas, tout faible que je suis.
A propos, à dîner nous serions seuls à table,
Egayons ce repas de quelque femme aimable;
Invitez les amis qui vous plairont le plus,
Je ne veux point gêner votre goût là-dessus.

Mme. VALMONT.

Eh bien! prions Dorlis.....

VALMONT.

Depuis qu'il est en place,
Quand on parle d'affaire, il vous fait la grimace,
Et vous jure, d'un ton politiquement fat,
Qu'en disant son avis on peut troubler l'État.

Mme. VALMONT.

Mais madame Versac....

VALMONT.

Elle se croit trop belle;
Il faut, quoiqu'on en ait, toujours s'occuper d'elle.

Mme. VALMONT.

La jeune Orphise, au moins.

VALMONT.

Avec tout son esprit,
Elle ne peut parler qu'autant qu'elle médit.

Mme. VALMONT.

Choisissez maintenant.

VALMONT.

C'est pour me contredire.
C'est vous qui refusez : et puis vous irez dire
Que de mes volontés je vous ai fait des lois,
Quand de tous vos plaisirs je vous laisse le choix.

Mme. VALMONT.

Vous connaissez bien peu quel est mon caractère;
Sur vous, sur ma maison, je sais toujours me taire.

SCENE IV.

EUGÉNIE, Mme. VALMONT, VALMONT.

EUGENIE (*accourant en sautant comme un enfant.*)

Ah ! maman, je venais.... Dieu! mon père est ici.

VALMONT.

Est-ce encore quelques pas que l'on répète ainsi?

EUGENIE (*embarrassée.*)

C'est madame Dupré ! Moi, j'ai vu sa voiture.....

VALMONT.

Elle arrive à propos. Quelle heureuse aventure !
Nous voulions une femme aimable à ce repas ;
Elle est notre cousine, et vous n'y songiez pas.

Mme. VALMONT.

Je l'estime beaucoup.

VALMONT.

Et vous ne l'aimez guère.
Je sais qu'elle n'a pas le talent de vous plaire;
Dites la vérité ?

Mme. VALMONT.

Je vous en fais l'aveu ;
Oui, par mille raisons, nous nous convenons peu :
Elle parle beaucoup ; et soit excès de zèle,
Chez les autres, chez moi, de tout elle se mêle.

VALMONT.

Oh ! ce n'en est pas moins une femme de bien;
Qui connaît sa maison, qui la gouverne bien.
Mais je l'entends, je crois.

SCENE V.

EUGÉNIE, Mme. VALMONT, Mme. DUPRÉ, VALMONT.

Mme. DUPRÉ (*à mad. Valmont.*)

Eh ! bonjour ; ma très-chère;

Vous allez tous les deux me trouver singulière.....
Ce n'est pas à midi qu'on doit venir vous voir ;
Mais de faire autrement je n'ai pas le pouvoir ;
(apercevant Eugénie.)
Car je suis obsédée..... Ah! l'aimable Eugénie !
Elle devient, je crois, tous les jours plus jolie.

EUGENIE.

Madame, vous croyez ?

Mme. DUPRÉ.

Quand la marions-nous ?
Valmont, il faut songer à trouver un époux.

VALMONT *(bas, à mad. Dupré.)*

Nous y pensons aussi.

Mme. DUPRÉ.

Mais, vraiment, c'est très-sage ;
La petite sourit au mot de mariage.
Mais à propos d'époux, le mien n'arrive pas,
Avec quelques cartons, je l'ai laissé là-bas :
Ce matin, avec lui, j'ai fait beaucoup d'emplettes.
(Dupré arrive avec un domestique, qui porte des cartons.)
(A Valmont.)
Je veux savoir de vous si je les ai bien faites.
Eh! mais, que fait-il donc ? Ah! pourtant le voilà ;
(A Dupré, qui aide un domestique à mettre les cartons sur une table.)
Mon ami, n'allez pas me gâter tout cela.

SCENE VI.

EUGÉNIE, Mme. VALMONT, Mme. DUPRÉ, VALMONT, DUPRÉ.

DUPRÉ

Voila tous vos chiffons, vos schâles, vos dentelles.

Mme. DUPRÉ.

Mais vous traitez cela comme des bagatelles.

DUPRÉ.

Des bagatelles : non; et je sais bien, parbleu!
Quand il faut les payer, que ce n'est pas un jeu.

Mme. DUPRÉ (*souriant.*)

Lorsque Dupré plaisante, il est vraiment aimable;
Aidez-moi, mon ami, vous serez adorable.
(*Dupré ouvre ses cartons.*)

EUGENIE.

Ah! je brûle de voir.....

Mme. DUPRÉ.

Non, ce n'est presque rien;
Mais je crois qu'à mon teint ce schâle ira très-bien.

EUGENIE.

Maman, qu'il est joli! Cette fleur est divine.

Mme. DUPRÉ.

C'est pour un négligé.

DUPRÉ (*avec humeur.*)

Cette fleur me ruine.
Voilà dans ces cartons, deux mille écus placés.

Mme. DUPRÉ (*riant.*)

Bon, vous ne dites pas tout ce que vous pensez.
C'est un très-bon marché.

DUPRÉ.

Soit dit sans vous déplaire,
Tous ces bons marchés-là ne m'enrichissent guère.
(*Madame Dupré le regarde*)
Je ne vous blâme pas.—Pourtant six mille francs,
C'est ce que m'ont coûté vos négligés charmans (*).

Mme. DUPRÉ.

Eh quoi! sur mes chiffons vous me cherchez querelle?
Mais, moi, de vos habits jamais je ne me mêle :
Voulez-vous imiter, monsieur, certains maris,
Et vous faire montrer au doigt dans tout Paris?

VALMONT.

Ma cousine a raison, et sans être coquette,

(*) Eugénie, Mme. Dupré, Mme. Valmont, Valmont, Dupré.

Il faut que l'on s'occupe un peu de sa toilette.
Moi, j'ai dit à madame, elle le sait très-bien,
Achetez, dépensez, vous avez le moyen;
Mais de ce que je dis on ne tient aucun compte;
Et c'est un ridicule, ou plutôt une honte
Qu'elle jette sur moi par sa discrétion :
D'un avare on me fait la réputation.

Mme. VALMONT.

Mais je n'ai point ces goûts, rarement je me pare.

VALMONT.

Tant pis!

DUPRÉ (*bas à Valmont.*)

Vous possédez une femme bien rare.

VALMONT.

Vous avez du plaisir en me contrariant.
(*En s'emportant.*)
Vous devez m'obéir; dépensez de l'argent,
Achetez aujourd'hui cachemire et dentelle,
Je le veux.

Mme. DUPRÉ (*à son mari.*)

Des maris écoutez le modèle.

Mme. VALMONT.

(*Timidement.*)
J'y consens.

EUGENIE (*à part.*)

Mais mon père a de très-bons momens.

VALMONT (*d'un air de bonhomie.*

Un peu d'art est permis..... Des outrages du temps
Il faut, par quelques soins, préserver sa figure;
Vous êtes belle encore..... avec de la parure.

Mme. VALMONT.

(*A part.*)
Compliment de mari! Je promets que demain.....

VALMONT (*sèchement.*)

Et pourquoi donc, ce soir, et même ce matin,
Ne vous verrai-je pas élégamment vêtue?

Mme. DUPRÉ (*d'un air important.*)

Il suffit, cher cousin, la chose est entendue.

(*Bas à madame Valmont.*)
Ma chère, commencez par obéir d'abord;
Un époux est un maître, eut-il mille fois tort.

Mme. VALMONT (*noblement.*)

Je connais mes devoirs.

Mme. DUPRÉ (*d'un ton faux de bonne femme.*)

Hélas! ma bonne amie,
C'est notre lot, à nous, de céder dans la vie;
Le cher Valmont, d'ailleurs, est un si bon époux!
Vous n'avez pas raison; mais, soit dit entre nous :
Aux droits de mon mari jamais je ne déroge.
(*A Dupré, d'un ton impérieux.*)
Mon ami, vous irez m'arrêter une loge;
Je veux aller passer une heure à l'Opéra.

DUPRÉ (*avec humeur.*)

Oh! j'ai bien autre chose à faire que cela.

Mme. DUPRÉ.

Qu'y donne-t-on, mon cher?

DUPRÉ.

Quelle nouvelle envie!.....

Mme. DUPRÉ.

Réponds-moi donc?

DUPRÉ.

Hécube et la *Dansomanie.*

Mme. DUPRE.

Ce spectacle est charmant!

EUGENIE (*à part.*)

Oh! charmant en effet.

Mme. DUPRÉ.

La musique m'en plaît..... nous verrons le ballet.

VALMONT.

Très-bien. Mais avec nous, dînez, je vous en prie.

Mme. DUPRE.

Volontiers.

DUPRÉ.

Je ne puis.

Mme. VALMONT.

Là, sans cérémonie?

DUPRÈ.

Non, je suis engagé.

Mme. DUPRÉ.

Vous vous dégagerez;
Avec nos bons amis ici vous dînerez,
Et puis après, mon cher, nous irons au spectacle.
(Dupré fait un geste d'approbation.)

EUGENIE *(bas à madame Dupré.)*

J'y voudrais bien aller.

Mme. DUPRE *(à Eugénie.)*

Mais, je vois un obstacle;
Valmont.....

EUGENIE *(bas.)*

Invitez-moi; je connais le moyen
De décider papa sans qu'il en sache rien.

Mme. DUPRE *(à madame Valmont.)*

A l'Opéra je puis emmener Eugénie?

Mme. VALMONT.

J'y consens, si son père.....

VALMONT.

Ah bon! quelle folie!

EUGENIE.

Je n'y veux point aller, il ne m'amuse pas;
Moi, je baille toujours à ces longs opéras.

VALMONT.

Quoi! vous qui vous vantez d'aimer tant la musique?

EUGENIE.

Eh! mais c'est pour cela.

VALMONT.

La chose est trop comique!

EUGENIF.

J'ai peut-être tort, mais.....

VALMONT.

Il vous sied bien vraiment
De venir critiquer un spectacle charmant.

Mme. VALMONT.

Elle n'en connaît pas la dangereuse amorce.

EUGENIE.

Oh! je n'irai jamais, à moins qu'on ne m'y force.

VALMONT.

Vous irez dès ce soir, car tel est mon desir;
Je vous ordonne encor d'y prendre du plaisir.

EUGENIE.

Mais, mon père, songez.....

VALMONT.

Je veux qu'on m'obéisse.

EUGENIE.

Pour vous plaire, monsieur, je fais un sacrifice.
(A part, à madame Dupré.)
Quel plaisir! avec vous je verrai l'Opéra.

Mme. DUPRÉ.

Allons, petite espiègle, on vous emmenera.
(A Dupré.)
N'oubliez rien, Dupré, de tout ce qu'il faut faire.
Mais vous devez d'abord passer chez ma lingère;
Certain mémoire est là qu'il vous faut acquitter.

VALMONT *(à sa femme.)*

Hin! comme elle a de l'ordre, il la faut écouter.

DUPRÉ.

Je paierai le mémoire.... Eh! mais allons ensemble.

Mme. DUPRE.

Et que dites-vous donc? vous rêvez, ce me semble.
A madame Forlis vous savez que je dois
Une visite au moins depuis plus d'un grand mois.
Son destin malheureux est fait pour toucher l'ame,

Et je vais un instant voir cette aimable dame.
Adieu, mon cher Valmont.

DUPRÉ.

Mais, de grâce, un instant;
Vous viendrez donc ici me reprendre en passant.

Mme. DUPRÉ.

N'y comptez pas, mon cher.

DUPRÉ.

Je n'ai point de voiture.

Mme. DUPRÉ.

Mais vous irez à pied.

DUPRÉ.

La maudite aventure!
Mais vos commissions.....

Mme. DUPRÉ.

Cela vous fait du bien (*),
Et de vous mieux porter c'est là le vrai moyen.
Le docteur me l'a dit : « Rendez-nous un service,
» Faites au bon ami prendre de l'exercice. »

VALMONT.

Le docteur a dit vrai; le moyen est très-bon.
Suivez dès aujourd'hui la consultation.

Mme. DUPRÉ (*donnant un petit coup sur la joue de M. Dupré.*)

Petit ingrat! — Cousine.....
(*Madame Valmont se dispose à la reconduire.*)
Oh! sans cérémonie.

Mme. VALMONT.

Je vous reconduirai.

Mme. DUPRÉ.

Volontiers, bonne amie.
(*Les trois femmes sortent.*)

(*) Eugénie, Mme. Valmont, Valmont, Mme. Dupré, Dupré.

SCENE VII.

VALMONT, DUPRÉ.

DUPRÉ (*avec humeur.*)

ALLONS, il faut qu'à pied je coure tout Paris.

VALMONT.

Ah! vous êtes le plus injuste des maris.

DUPRÉ.

Et pourquoi donc?

VALMONT.

Dupré, vous avez une épouse
Qui de votre santé me semble si jalouse,
Que bien loin de vouloir lui montrer de l'humeur,
Vous devez l'adorer au fond de votre cœur.

DUPRÉ.

Mais je l'adore aussi...; beaucoup..., je dois le dire.

VALMONT.

Elle est bonne, douce.....

DUPRÉ.

Oui; mais de me contredire
Elle se fait souvent un passe-temps malin.

VALMONT.

C'est pour vous égayer quand vous êtes chagrin.
(*En soupirant.*)
Pour m'arracher, hélas! à la mélancolie,
Je voudrais bien qu'ainsi l'on amusât ma vie!

DUPRÉ.

Soit. Mais madame aussi m'amuse trop souvent;
Je lui donne raison toujours en enrageant.

VALMONT.

C'est qu'en votre maison, tantôt triste ou sévère,
Vous traitez mal, peut-être, une femme aussi chère.

DUPRÉ.

Moi? Je suis un mouton.

VALMONT.

Mais entendez-vous bien
Cet art d'intéresser par un mot, par un rien?

DUPRÉ.

La leçon me surprend, cousin, dans votre bouche,
Vous qui, dit-on, avez l'humeur brusque et farouche....

VALMONT.

Oh! c'est très-différent! toujours contrarié,
On me force au regret de m'être marié.

DUPRÉ.

Mais vous êtes heureux?

VALMONT.

Non, non, tout m'importune;
Il faut de mes enfans songer à la fortune,
Des amis indiscrets, des valets insolens,
D'un cœur né trop sensible accroissent les tourmens.

DUPRÉ.

Mais de qui donc enfin avez-vous à vous plaindre?
Vos enfans sont charmans.

VALMONT.

Il faut s'en faire craindre.

DUPRÉ.

Il faut s'en faire aimer. — Votre jeune garçon
Est aimable au possible.....

VALMONT *(après avoir regardé si on ne l'écoute point.)*

Et sur-tout il est bon.
A l'esprit le plus vif, il unit la science;
Il raisonne de tout, même avec éloquence.
Ce jeune homme ira loin, je l'ai prédit toujours;
Il sera, j'en suis sûr, l'honneur de mes vieux jours.

DUPRÉ.

Mais votre fille aussi?

VALMONT.

Ma petite Eugénie!
Heureux cent fois l'époux à qui je la marie!

Dans tout ce qu'elle fait, elle a de la gaîté;
C'est un mélange heureux, de grâces, de bonté.
De beaucoup de talens elle est déjà pourvue;
Sans l'adorer, je crois, on ne peut l'avoir vue.

DUPRÉ.

A votre éloge aussi, votre épouse a des droits.

VALMONT.

Ah! j'ai fait, j'en conviens, le plus heureux des choix.
Mon épouse n'est point une femme à la mode;
Elle ne trouve point sa maison incommode.
De nos sociétés dédaignant les plaisirs,
Ses enfans, qu'elle adore, occupent ses loisirs;
Toute entière aux seuls soins dont son ame est jalouse,
Elle est mère sensible autant que bonne épouse.

DUPRÉ.

Vous me faites d'eux tous un éloge charmant,
Et vous les gronderez peut-être dans l'instant.

VALMONT.

Je ne gronde jamais qu'autant qu'on le mérite;
Mais quand chacun ici me tourmente et m'irrite,
Dois-je donc le souffrir? Moi, je fais tout pour eux,
Et les ingrats pourtant me rendent malheureux!
On me l'a déjà dit, je suis brusque, sévère;
Et c'est ainsi d'abord que l'on condamne un père :
Mais si je n'avais pas employé ce moyen,
De mes enfans jamais pourrais-je parler bien?
Non, non, j'ai fait pour eux ce que je devais faire;
Ils doivent m'obéir et chercher à me plaire;
J'ai voulu leur bonheur, et ma sévérité
Prouve plus mon amour qu'une sotte bonté.

SCENE VIII.

VALMONT, Mme. VALMONT, DUPRÉ.

Mme. VALMONT.

Dites-moi, mon ami, savez-vous la nouvelle?

VALMONT (*brusquement.*)

Eh! non, je ne sais rien.

DUPRÉ.

Quoi donc, et quelle est-elle?

Mme. VALMONT.

Derlhem vient de manquer.

VALMONT.

Quel est l'impertinent?...

Mme. VALMONT.

Votre premier commis me l'a dit à l'instant.

DUPRÉ.

Ma cousine a raison. La chose est répandue;
Sa réputation dans le monde est perdue.

VALMONT (*avec chaleur.*)

C'est à tort. Ce Derlhem est un homme de bien,
Et tous ses créanciers, monsieur, ne perdront rien.
Sa conduite en affaire est exempte de blâme;
Il ne fera jamais une faillite infâme :
Peut-être en ses paimens est-ce quelque embarras,
Et ses amis pourront l'ôter d'un mauvais pas.

DUPRÉ.

Vous croyez!

VALMONT (*réfléchissant.*)

J'ai touché ce matin une somme.....
Je puis, sans me gêner, aider cet honnête homme.
Si deux cent mille francs peuvent le secourir,
Il les aura ce soir, je cours l'en prévenir.

Mme. VALMONT.

Un trait si généreux console votre femme.....
Mon cœur charmé, surpris.....

VALMONT (*revenant sur ses pas avec colère.*)

Surpris! comment, madame?
Pouvez-vous m'adresser un pareil compliment?
Quand j'oblige quelqu'un, qu'y voit-on d'étonnant?
Vous ne me croyez pas une ame assez honnête,
Pour aider mon semblable au fort de la tempête.
Ah! votre étonnement, en outrageant mon cœur,
Doit me rendre suspect à tous les gens d'honneur.
Je suis donc un méchant?

Mme. VALMONT.

Je n'ai rien à répondre;
Vous savez trop bien l'art, monsieur, de me confondre.

VALMONT.
(à Dupré en sortant, d'un ton bas et chagrin.)

Que disais-je tantôt? Vous voyez par vos yeux;
Puis, jugez maintenant si je suis malheureux!
(Ils sortent.)

SCENE IX.

Mme. VALMONT, EUGÉNIE.

Mme. VALMONT.

Aurais-je dû mattendre à sa brusque réponse!
Désormais à parler il faut que je renonce.

EUGENIE *(accourant en pleurs.)*

Ah! ma chère maman! sais-tu tous nos malheurs?

Mme. VALMONT.

Qu'as-tu, mon Eugénie? Eh quoi! je vois tes pleurs.....
Qu'est-il donc arrivé?

EUGENIE.

Je suis d'une colère!

Mme. VALMONT.

Et quel en est l'objet?

EUGENIE.

Charles, ce méchant frère.....

Mme. VALMONT.

Qu'a-t-il fait?

EUGENIE.

Il prétend nous quitter cette nuit.

Mme. VALMONT.

Je ne te comprends pas.

EUGENIE.

Il a son bel habit,
Son bonnet et son sabre.....

Mme. VALMONT.

Eh ! quelle mascarade !

EUGENIE.

Non, c'est pour tout de bon.

Mme. VALMONT.

D'où vient cette incartade?

EUGENIE (*en pleurant.*)

Il est là dans sa chambre, et, l'épée à la main,
Il veut faire la guerre à tout le genre humain :
A ses beaux livres même il n'a point fait de grace;
Il a mis en morceaux Virgile ainsi qu'Horace.
Il dit que ces messieurs ont causé ses chagrins,
Et qu'il veut à son tour corriger les Latins.
Puis, prenant son brevet, qu'il a mis dans sa poche,
Ma place, m'a-t-il dit, est retenue au coche.
Je pars : si je péris au milieu des combats,
(*En sanglottant.*)
Tu feras mes adieux à tous les avocats.

Mme. VALMONT.

Je prétends éclaircir cet étrange mystère.

EUGENIE.

Hélas! comment peut-on abandonner sa mère?

Mme. VALMONT.

Ah! rejoignons mon fils. Le trouble de mes sens.....
Que deviendrai-je, hélas! si je perds mes enfans?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mme. VALMONT (*en grande parure.*)

CHARLES veut me prouver combien je lui suis chère;
Il ne partira pas d'une semaine entière :
J'espère, avant la fin du temps qu'il a fixé,
Changer tous les projets de ce jeune insensé.
(*Elle se regarde dans une glace en souriant.*)
J'ai, pour plaire à Valmont, pris soin de ma figure;
Il va me trouver belle..... avec de la parure,
Si de tous mes apprêts son esprit irrité,
Ne me rappelle pas à ma simplicité.

SCENE II.

DERBAIN, Mme. VALMONT.

DERBAIN.

ENFIN, je vous revois; mon heureuse fortune.....

Mme. VALMONT.

Monsieur.....

DERBAIN.

Trouvez-vous donc ma présence importune?

Mme. VALMONT.

Vous ne le croyez pas, et l'ami de Derbain.....

DERBAIN.

Gémit plus que jamais du malheureux destin.....

Mme. VALMONT.

Encore! Et quel est donc le motif qui vous presse?
Des torts de mon époux vous me parlez sans cesse.

Ce zèle curieux est beaucoup trop ardent,
Et mon frère, je crois, n'en dirait pas autant.

DERBAIN.

Eh bien! je veux aussi remplacer votre frère;
Comme une sœur déjà vous me devenez chère!
Vous apprendrez bientôt qu'un fortuné lien.....

Mme. VALMONT.

(*A part.*)
Il parle de ma fille, ah! je le vois trop bien!
(*Avec sang-froid.*)
De ce grand intérêt, monsieur, je suis surprise.
A dire vos secrets rien ne vous autorise :
Quant aux miens, je veux bien répéter entre nous,
Ce que je vous ai dit tantôt sur mon époux.
Il fit, dans tous les temps, son bonheur de me plaire;
Et si l'on veut enfin juger son caractère.
Il a quelques défauts; quel homme n'en a pas!
Mais il craindrait, monsieur, d'être au rang des ingrats;
Et si le sort jamais le met à votre place,
Son hôte à ses regards obtiendra quelque grace;
Il ne se fera point un devoir d'arracher
Les secrets importans que l'on veut lui cacher.

DERBAIN.

Pour connaître aujourd'hui le malheur qui vous touche,
Ah! je n'ai pas besoin d'aveu de votre bouche.
Ne vous ai-je pas vue, et vous et votre enfant,
Aux yeux de votre époux n'arriver qu'en tremblant?
Valmont est un tyran, la preuve en est trop claire.
Enfant, je n'ai jamais tremblé devant mon père.

Mme. VALMONT.

Ah! de mon père aussi la bonté, la douceur.....

DERBAIN.

Comme vous près du mien j'ai connu le bonheur.

Mme. VALMONT.

Chaque jour je cherchais le moyen de lui plaire;
Je connaissais ses goûts, son ame toute entière;
La moindre bagatelle, ou la plus simple fleur,
Lui peignaient mon amour dans toute sa candeur.

DERBAIN.

Un jour, je m'en souviens, on préparait sa fête;
Moi, pour la célébrer, aussitôt je m'apprête.
Pour la première fois, outrageant Apollon,
Je fis, sans son aveu, des vers, une chanson;
Et voulant que ma sœur, encor dans son enfance,
Fût l'organe naïf de ma jeune éloquence,
Je l'exerçai dès-lors, en orgueilleux auteur,
A réciter les chants inspirés par mon cœur.

Mme. VALMONT.

Oh! Dieux! que dites-vous? Ainsi faisait mon frère;
Mon cœur fut de ses chants premier dépositaire.

DERBAIN (*avec la plus grande sensibilité.*)

Ah! de ma sœur encor j'entends la douce voix;
Mon père m'est présent, il est là, je le vois;
A nos vœux, nos transports, son ame est attendrie...
Il semblait respirer une nouvelle vie;
Et nous pressant tous deux de ses bras défaillans,
Les yeux baignés de pleurs, il bénit ses enfans.

Mme. VALMONT.

Sa voix, ses traits!..... Derbain!

DERBAIN (*lui tendant les bras.*)

Ah! malgré moi, mes larmes...

Mme. VALMONT (*se jetant dans ses bras.*)

Mon frère! mon ami!

DERBAIN.

Quel moment plein de charmes!

Mme. VALMONT.

C'est toi!

DERBAIN.

Ma sœur, revois, dans un frère chéri,
Ton premier défenseur et ton premier ami.
Aujourd'hui près de toi je veux être le même :
En vain de ton époux la rigueur est extrême;
Je veux en triompher, et finir les malheurs
Qui, depuis dix-huit ans te font verser des pleurs.

Mme. VALMONT (*avec l'accent de la plus grande douleur.*)

Oui, je suis malheureuse! et des larmes amères
Ont souvent, en secret, innondé mes paupières.
N'espère pas, Derbain, désormais les tarir;
Je ne sais maintenant que me taire et souffrir.
La contradiction, qui m'était étrangère,
M'ôte toute énergie. Enfin mon caractère,
Dont toi-même souvent admirais la gaîté,
A changé tout-à-fait dans mon adversité.

DERBAIN.

Ah! le cœur se flétrit toujours dans l'esclavage :
Ma sœur, tu dois tes maux à ton peu de courage.
Les défauts de Valmont tiennent à son esprit;
Par un cœur juste et droit il croit être conduit :
Mais ta faiblesse aussi le trompe et l'encourage;
Jamais tu n'aurais dû supporter un outrage :
Il fallait à ses torts, opposant ton bonheur,
Corriger son esprit en attaquant son cœur.
Mais, dis-moi, ton mari, dans le fond de son ame,
Aime-t-il tendrement ses enfans et sa femme?

Mme. VALMONT.

Il cache son amour sous un front ténébreux,
Et paraître sensible, est faiblesse à ses yeux.

DERBAIN (*vivement.*)

Il suffit. Je saurai le rendre à la nature.

Mme. VALMONT.

Et quel est ton projet?

DERBAIN.

Que ton cœur se rassure.
Mais il faut que l'on m'aide, et j'exige de toi,
Qu'en parlant à Valmont, tu bannisses l'effroi.
Il faut au dernier point pousser son caractère;
Je ne puis te servir, s'il n'est bien en colère :
Cherche, pour l'rriter, une forte raison.

Mme. VALMONT.

Je n'en ai pas besoin. — Charles, de la maison
Veut partir cette nuit. Bientôt cette nouvelle
Va causer entre nous une affreuse querelle.

DERBAIN.

Mais, sur-tout, garde bien mon secret aujourd'hui.....
Je veux, comme étranger, rester auprès de lui.
Je ne suis plus Derbain. Allons, reprends courage.
Je prétends ramener la paix dans ton ménage.
Tu sauras mes projets; mais pour les bien servir,
Ce n'est plus qu'à moi seul que tu dois obéir.

Mme. VALMONT.

Depuis long-temps ce cœur, flétri par la souffrance,
Près de mon seul ami, renaît à l'espérance.
Ah! Derbain, à son gré, peut disposer de moi.

DERBAIN.

Mais voici ton époux, je le laisse avec toi.
Adieu!

SCENE III.

VALMONT, Mme VALMONT.

Mme. VALMONT.

(*A part.*)
POUR obéir aux ordres de mon frère,
Montrons, s'il est possible, un peu de caractère.

VALMONT (*en entrant.*)

C'est le plus sot cocher, les plus maudits chevaux!
Il semble qu'on ait fait pour moi ces animaux;
Et du Marais enfin jusques à ma demeure,
Je veux être pendu, s'ils n'ont pas mis une heure.

Mme. VALMONT.

Avez-vous accompli le projet généreux?

VALMONT (*avec humeur.*)

Sur de pareils objets, je fais ce que je veux.

Mme. VALMONT.

Mais, à Derlhem?.....

VALMONT.

Encor!

Mme. VALMONT.

Si mon cœur s'intéresse....

VALMONT.

Non, vous ne devez pas vous mêler de ma caisse.

Mme. VALMONT.

Pardon!

VALMONT (*regardant sa femme*).

Vous passez en éclat, à mes regards surpris,
Les plus riches beautés que l'on cite à Paris.

Mme. VALMONT (*avec douceur.*)

N'avez-vous pas voulu que, songeant à moi-même,
J'eusse dans mes habits une richesse extrême?

VALMONT (*avec amertume.*)

Je ne vous ai point dit d'avoir ces diamans,
De dépenser, que sais-je? au moins vingt mille francs.
Vous eussiez dû, je crois, montrer quelque scrupule,
D'étaler aux regards ce luxe ridicule,
Et ne pas acheter, dans ces malheureux temps,
Un collier qui pourrait nourrir cent indigens.

Mme. VALMONT.

Rassurez-vous, monsieur.

VALMONT (*s'échauffant.*)

Moi, que je me rassure!
Quand vous osez porter une telle parure!

Mme. VALMONT.

Monsieur, vous avez tort.....

VALMONT.

(*En riant amèrement.*)

Soit; je suis un bavard,
Qui, sans aucun motif, parle et gronde au hazard.

(*Gravement.*)

Faites à votre tête. Ajoutez au contraire
A l'éclat qui vous rend et plus belle et si fière;
Portez dans vos cheveux et topaze et rubis;
Que les perles et l'or brillent sur vos habits;
Que tout respire enfin votre magnificence,
Et soyez à Paris reine de la finance.
S'il m'arrive un revers, je perdrai mon crédit,
Et l'on dira de moi ce que toujours l'on dit :

« Quoi! Valmont a manqué? la chose devait être;
» Sa femme, sans brillans ne pouvait pas paraître :
» Le destin a puni leur sotte vanité;
» Je ne plains point leur sort, ils l'ont bien mérité. »
Voilà ce qu'on dira.

Mme. VALMONT.

Dans cette circonstance,
Je ne crains pas, monsieur, qu'ainsi de moi l'on pense.
Je n'ai, vous le savez, pour parer mes attraits,
En frivoles bijoux, rien dépensé jamais.

VALMONT.

Eh quoi! ces diamans?

Mme. VALMONT.

Ce sont ceux de ma mère,
Qu'aux jours de notre hymen m'avait donnés mon père.
Je ne les porte plus au moins depuis quinze ans,
Et je dois craindre peu les propos médisans.

VALMONT (*étonné.*)

Ah! ah! c'est différent!

Mme. VALMONT (*à part.*)

La raison qui l'éclaire
Une fois cependant l'a contraint à se taire.

VALMONT (*d'un ton goguenard.*)

Vous croyez que j'ai tort; mais, soit dit entre nous,
C'est montrer peu de goût qu'avoir de tels bijous.
Ils sont, pour la plupart, d'une façon antique;
Je me trompe de mot, je veux dire *gothique;*
Et tous vos diamans, quoique très-précieux,
Ont servi de parure à tous vos bons ayeux

Mme. VALMONT.

Monsieur.....

VALMONT (*brusquement.*)

Vous vous fâchez d'une plaisanterie;
Vous avez aujourd'hui certain ton d'ironie.....

Mme. VALMONT.

Je me tairai, monsieur; c'est-là le seul moyen
Que je puisse trouver de vous paraître bien.

VALMONT.

Pas toujours; et je sais qu'il est certain silence
Plus expressif encor qu'un mot d'impertinence.

Mme. VALMONT (*avec beaucoup de douceur.*)

Je veux vous obéir; mais je ne puis pourtant
Répondre sans parler, ou me taire en parlant.

VALMONT.

Eh! mais, vous devenez tout-à-fait raisonneuse!

Mme. VALMONT (*avec sensibilité.*)

C'est que vous me rendez tout-à-fait malheureuse;
Et de mon caractère.....

VALMONT.

Il est plaisant, ma foi,
Que je m'entende faire un tel reproche, à moi!

Mme. VALMONT.

Que ne m'est-il, monsieur, permis de vous répondre?

VALMONT.

Répondez, je vous prie, et daignez me confondre.

Mme. VALMONT.

Je prétends seulement.....

VALMONT.

D'une feinte douceur
Vous savez avec art colorer votre humeur.

Mme. VALMONT.

J'attends.....

VALMONT.

Moi, j'aime mieux une franche colère;
On sait à qui répondre, et comment il faut faire.

Mme. VALMONT.

De grace, permettez.....

VALMONT.

Oui, ce ton doucereux
Cache, le plus souvent, un retour dangereux :
Au défaut de la force, on se sert de l'intrigue;
Et jusques aux valets, contre moi tout se ligue;

Le maître qui, chez lui, veut que tout aille bien,
De se faire obéir n'a plus aucun moyen.

Mme. VALMONT.

Mais, cependant, je vois qu'à la moindre parole,
Afin de vous servir, chacun s'empresse, vole.....

VALMONT (*avec un air de regret.*)

Mais, de quelle manière, et comment le fait-on?
On me craint : aussitôt que j'entre à la maison,
Je vois fuir vos valets, et Charle et votre fille:
(*Avec un peu de sensibilité.*)
Est-ce ainsi qu'on accueille un père de famille?

Mme. VALMONT
(*avec sensibilité et avec l'apparence de la fermeté.*)

Il est vrai : dans ces lieux vous portez la terreur;
A vous craindre, monsieur, vous contraignez le cœur,
Et ceux qu'à vous aimer destina la naissance,
D'un père rigoureux évitent la présence;
Ils savent qu'une erreur, sur le plus simple objet,
D'un courroux violent peut exciter l'effet.
Vous ne pardonnez rien à la fougue de l'âge;
Leur gaîté vous attriste, et leur jeu vous outrage;
Et s'ils n'ont pas pour vous un esprit confiant,
C'est que jamais, pour eux, vous n'êtes indulgent.
Qu'arrive-t-il de là? Par crainte de leur père,
Vos enfans, de leurs goûts, vous ont fait un mystère,
Et, tremblans d'encourir votre sévérité,
Pour des torts très-légers, blessent la vérité;
Mais, hélas! du mensonge on prend trop l'habitude :
Sachez quel est l'objet de mon inquiétude;
Ils ont su trop long-temps vous le dissimuler;
Mais, je me détermine à vous le révéler.

VALMONT.

Quel langage?

Mme. VALMONT.

Valcour adore votre fille,
Et souhaite, monsieur, d'être de la famille.

VALMONT.

Ma fille l'aimerait?

Mme. VALMONT.

Hélas! déjà son cœur
Desire cet hymen, qui ferait son bonheur.

VALMONT.

Elle n'épousera jamais un militaire ;
Je redoute pour eux les hasards de la guerre.
Je veux un gendre, moi, qui reste à la maison,
Que je puisse aller voir quand je serai barbon.

Mme. VALMONT.

Vous n'êtes pas au bout; sur-tout que la colère.....

VALMONT.

Aujourd'hui je vous trouve un certain caractère.....

Mme. VALMONT (*avec effroi.*)

Moi, de votre courroux, je crains que les éclats.....

VALMONT (*en fureur.*)

Non, non, je vous promets de ne m'emporter pas;
Mais, de grace, parlez, qu'avez-vous à me dire?

Mme. VALMONT.

Du plus cruel malheur, je voulais vous instruire :
Charles, qu'on destinait au rang de magistrat,
En dépit de votre ordre, a laissé cet état.
(*Valmont fait un mouvement.*)
Oui, de tous ses projets je viens d'être informée;
Il veut partir ce soir pour se rendre à l'armée.

VALMONT.

(*Avec sensibilité.*)
Me quitter, moi, qui l'aime! Ah! déjà ma fureur.....
Avant les ennemis, monsieur l'homme de cœur,
Je prétends, par ma foi, tâter votre courage;
Voyons si, devant moi, vous ferez bon visage.
Picard!

Mme. VALMONT.

Valmont, calmez de votre emportement.....

VALMONT.

(*Appelant.*)
Picard! Et quel est donc son grade au régiment?

Mme. VALMONT.

Officier de hussards.—Valcour, qui l'en croit digne,
Vient d'obtenir pour lui cette faveur insigne.

VALMONT.

C'est un très-grand honneur, grand merci pour ma part:
Charle, ou j'y périrai, ne sera point hussard.

Mme. VALMONT.

Il faut, par la douceur, qu'un père le ramène.

VALMONT.

S'il m'y force, en sa chambre aujourd'hui je l'enchaîne.

Mme. VALMONT.

Grands Dieux!

VALMONT.

Mais ce vieillard veut-il donc arriver?

(Toujours plus en courroux.)

Picard!

SCENE IV.

PICARD, VALMONT, Mme. VALMONT.

PICARD.

(Arrivant.)

Me voilà!

VALMONT.

Traître! — Allez vîte trouver
Et mon fils et ma fille. — Allez, sans plus attendre;
Dans cet appartement qu'on les fasse descendre.

PICARD.

(A part.)

Il suffit. — Je vois trop à son air, à ce ton,
Que pour nos deux enfans il ne fera pas bon.

SCENE V.

VALMONT, Mme. VALMONT.

VALMONT *(contenant sa colère.)*

De tout ce qui se passe on me fait un mystère;
Vous-même la première avez bien su vous taire.

Mme. VALMONT.

Je ne le cache pas, sans la nécessité,
De moi vous n'eussiez point appris la vérité.
Oui, l'on pardonne à ceux que le malheur rassemble,
De s'avouer leur peine et de pleurer ensemble.
Je n'ai pu de leurs torts blâmer mes deux enfans :
Il est permis de craindre et de fuir ses tyrans.

VALMONT.

Madame, c'est pousser un peu trop loin le zèle;
Et je dois.....

SCENE VI.

EUGÉNIE, VALMONT, Mme. VALMONT.

EUGENIE (*en tremblant.*)

Est-il vrai que mon père m'appelle?

VALMONT.

Et que trouvez-vous donc d'étonnant à cela?

EUGENIE.

Puisque vous m'appelez, mon père, me voilà.

VALMONT.

Vous vous avisez donc, chère petite amie,
D'aimer à mon insçu?

EUGENIE.

C'est une calomnie!
Qui, moi? je n'aime rien.

VALMONT.

Voyez comme elle ment!
Quoi! certain colonel.....

EUGENIE (*à part.*)

Il sait tout maintenant.

Mme. VALMONT.

Allons, avec franchise avouez, Eugénie,
Qu'à Valcour, par l'hymen, desirant d'être unie......

EUGENIE.

Ah! d'un espoir si doux mon cœur est enchanté;
Valcour est plein d'esprit, de graces, de bonté!
De l'air le plus aimable, il m'a dit : Je vous aime;
Et moi, tout franchement, j'ai répondu de même.

VALMONT.

Comment de cet aveu flattant sa vanité.....

EUGENIE.

Je crois qu'il faut toujours dire la vérité.

VALMONT.

Soit; mais je ne vous vis jamais aussi sincère,
Et vous savez très-bien mentir à votre père.
Je vous en veux bien moins, malgré tous vos défauts,
Qu'à ceux qui n'ont pas su vous reprendre à propos.
Quant à ce bel amour pour ce beau militaire,
Vous aurez la bonté d'y renoncer, ma chère.
Moi, qui me fais honneur d'avoir les goûts bourgeois,
A ma fille, je donne un époux de mon choix.

EUGENIE (*à part.*)

Il doit être du mien.

VALMONT (*s'échauffant peu à peu.*)

Je crois pouvoir prétendre
Au droit qui m'appartient de me choisir un gendre.

Mme. VALMONT.

Vous en avez le droit.

VALMONT.

Il serait trop plaisant
Que je prisse d'abord le conseil d'un enfant.

EUGENIE (*à part.*)

Il se fâche, j'ai peur.

VALMONT.

Pour vous, mademoiselle,
Ne vous avisez pas de faire la rebelle.
Avant peu, vous aurez un époux de ma main.
Je veux, comme il me plaît, vous marier enfin.

EUGENIE (*d'un ton tremblant.*)

J'épouserai tous ceux que vous voudrez, mon père.

VALMONT.

Celui qu'on vous destine est digne de vous plaire.
Vous aurez avec lui des jours très-fortunés.
Et vous l'aimerez bien?

EUGENIE (*faisant la révérence.*)

Oui, si vous l'ordonnez.

VALMONT.

Mais je vois à-propos arriver votre frère!

Mme. VALMONT (*à part.*)

Ah! c'est sur lui que doit éclater sa colère.

SCENE VII.

EUGÉNIE, CHARLES, VALMONT, Mme. VALMONT.

VALMONT (*à Charles, qui n'ose pas approcher.*)

Eh bien! que craignez-vous?

CHARLES.

Mais, rien assurément.

VALMONT.

Je sais vos beaux projets conçus tout récemment.

EUGENIE (*à part, à Charles.*)

De mentir maintenant ne fais pas la sottise.

VALMONT.

Ils ont dû, j'en conviens, exciter ma surprise;
Mais, sans vous approuver, je ne puis cependant
Vous blâmer tout-à-fait d'un pareil changement.
Vous quittez le barreau pour le métier des armes,
Et Mars, plus que Thémis, vous présente des charmes :
C'est bien. Suivez, monsieur, votre nouvel état;
Un hussard aujourd'hui vaut bien un avocat.

EUGENIE (*à part.*)

Parle-t-il tout de bon?

Mme. VALMONT (*à part.*)

Il se moque, je pense.

CHARLES.

Quoi! vous ne blâmez pas ma subite inconstance?

VALMONT (*d'un air moitié sérieux et ironique.*)

Non, vos petits enfans seront tous glorieux
De citer un héros parmi leurs bons ayeux.

CHARLES (*noblement.*)

Je ne sais pas quel sort le hasard me destine;
Mais si pour les combats mon goût me détermine,
A servir mon pays je prétends réussir.
De l'état que je prends, je puis m'énorgueillir :
Tant d'hommes ont prouvé qu'il était honorable !
Je veux les imiter, et je m'en sens capable.

VALMONT.

A cette noble ardeur, je reconnais mon sang!
Allons, nous vous verrons un jour au premier rang.
Etre sous-lieutenant! Peste! c'est un beau grade!
(*Après l'avoir reçu.*)
Montrez-moi le brevet. — ... Très-bien, mon camarade!

EUGENIE (*à part.*)

Il donne son brevet; que mon frère est donc sot!

Mme. VALMONT (*à part.*)

Au ton plaisant, les pleurs vont succéder bientôt.

VALMONT (*après avoir lu.*)

Cet acte est, en tout point, conforme à l'ordonnance;
De vous faire tuer vous avez la licence;
Le ministre y consent, moi, je n'y consens pas,
Et veux bien, cette fois, vous sauver du trépas.
(*Il déchire le brevet.*)

CHARLES (*en colère.*)

Vous déchirez l'écrit que ma main vous confie!

VALMONT (*avec fermeté.*)

Autrement vous pouvez servir votre patrie;
Et pour remplir, mon cher, cette commission,
Il ne vous manque rien... que ma permission.

CHARLES (*avec chaleur.*)

Monsieur, je suis inscrit, et comment vais-je faire?

VALMONT.

Je me rendrai demain au bureau de la guerre,
Je verrai le ministre, il m'entendra très-bien,
Et de vous affranchir, je connais le moyen.
De servir sa patrie, il est mille manières;
Oui, l'on peut s'illustrer dans toutes les carrières;
Artiste, commerçant, guerrier et magistrat,
S'ils se sont distingués, ont droit au même éclat.

CHARLES (*vivement.*)

Moi, je prétends servir; c'est en vain qu'on espère.....

VALMONT (*plus vivement.*)

J'aime autant vous voir mort, que vous voir militaire.

CHARLES.

Je saurai m'affranchir d'un si pénible état;
J'aurai ma liberté! — Je me ferai soldat!

VALMONT (*furieux.*)

Quoi! vous osez ainsi me braver?.....

Mme. VALMONT.

Ah! de grace!

EUGENIE.

Oh! mon frère!

Mme. VALMONT.

Mon fils!

VALMONT (*plus furieux.*)

Un enfant me menace!

CHARLES.

Je n'y puis plus tenir.

VALMONT.

Mais, voyez donc quel ton?

CHARLES.

Je trouverai moyen de quitter la maison.

VALMONT.

Je t'en empêcherai; tu vas le voir sur l'heure.
Oui, je t'enfermerai plutôt dans ma demeure.

Mme. VALMONT.

Accordez-nous sa grace.....

VALMONT (*troublé.*)

Eh! mais j'entends du bruit!
Oui, j'aperçois notre hôte... Ici qui l'a conduit?...
Aux yeux d'un étranger... les troubles de famille.....
Allons, qu'en vos regards la tranquillité brille.

SCENE VIII.

EUGÉNIE, CHARLES, VALMONT, Mme. VALMONT, DERBAIN.

DERBAIN (*à Valmont.*)

Au jardin vous avez de la société;
Et madame Dupré, livrée à sa gaîté,
Attend votre famille avec impatience.
(*Avec affectation, en regardant tout le monde.*
Mais, pour bien s'amuser, il faut votre présence.

Mme. VALMONT (*à part.*)

Le temps est bien choisi.

VALMONT (*souriant.*)

Oui, nous allons bientôt.....
(*Bas, à sa femme.*)
Ayez donc un autre air.

DERBAIN (*à part.*)

On a grondé tantôt.

VALMONT (*bas, à son fils.*)

Voulez-vous dérider cette sotte figure?
Riez, soyez aimable, ou bientôt, je vous jure,
Vous vous repentirez de votre entêtement.

CHARLES (*bas, à son père.*)

Oui, pour vous obéir, je paraîtrai content.
(*A part.*)
La colère m'étouffe, et j'en serai malade!

VALMONT (*bas, à Eugénie.*)

Quitterez-vous enfin ce petit air maussade?
Commencez, s'il vous plaît, par essuyer vos yeux.

EUGENIE (*bas, à son père.*)

Pour vous faire plaisir, j'aurai le ton joyeux.
(*Pendant ces à-partés, Derbain et madame Valmont causent tout bas.*)

VALMONT (*d'un air gai.*)

Allons, mes chers amis, joindre la compagnie;
Portons-y la gaîté, seul charme de la vie.
(*A Derbain, en sortant.*)
Le jour qu'on vous possède, est un jour de plaisir.....

EUGENIE (*en sanglotant.*)

Oui, nous sommes en train de nous bien divertir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PICARD, DERBAIN.

DERBAIN.

Non, je ne vis jamais de dîner plus bizarre;
Mon beau-frère est, à table, un homme vraiment rare.
Pour tous les étrangers adoucissant ses yeux,
Il cherche des bons mots, veut paraître joyeux;
Tandis qu'au même instant, pour une bagatelle,
Il gourmande ses gens, sourdement les querelle.
De tout son embarras j'aurais ri de bon cœur,
Si je n'avais pas vu le chagrin de ma sœur.

PICARD.

Mais il n'a pas été pourtant trop redoutable;
Il avait l'humeur gaie et le ton agréable;
Il nous a régalés de petits juremens
Sept ou huit fois à peine, encor entre ses dents.
Ah! c'est là sa douceur!

DERBAIN.

Cette douceur étrange
Me prouve que ma sœur a les vertus d'un ange.
Combien elle a souffert! Mais, grace à ton secours,
Je prétends embellir le reste de ses jours.
Mes ordres sont remplis?

PICARD.

Oui, même avec finesse,
Et vous serez content, monsieur, de mon adresse.

DERBAIN.

Ma sœur n'a point, tantôt, au gré de mes souhaits,
Irrité son époux; ils sont encore en paix.

PICARD.

Non, monsieur, grace au ciel! mon maître, tout à l'heure,
De ses cris violens, remplissait la demeure.
(*Avec joie.*)
Je les ai tous les deux rencontrés disputant.

DERBAIN.

Très-bien. — Valmont viendra dans cet appartement;
Nous devons aux échecs jouer une partie.

PICARD.

Mais je l'entends, je pense; écoutez comme il crie!
(*On entend un bruit confus de voix.*)

DERBAIN.

Je sors. — Je ne veux pas gêner les combattans;
Je reverrai ma sœur quand il en sera temps.
(*Derbain sort. -- Picard laisse la scène libre, allume les bougies du salon, et sort après son dernier à-parté.*)

SCENE II.

Mme. VALMONT, VALMONT.

Mme. VALMONT (*du ton de la supplication.*)

AI-JE commis un crime, en demandant sa grace?

VALMONT.

Oui, d'un jeune insensé j'ai dû punir l'audace,
Et pour plus de deux mois, je le tiens en prison.

PICARD (*à part, allumant les bougies.*)

Il ne tient rien.

Mme. VALMONT.

De grace! écoutez la raison!
Vous perdrez votre fils par cet ordre sévère.

VALMONT.

Nous verrons s'il se fait malgré moi militaire?

Mme. VALMONT.

Craignez tout d'un jeune homme en proie au désespoir!

PICARD (*à part.*)

Elle est trop douce encore.

(*Picard sort.*)

VALMONT.

Il ſera son devoir,
Ou, morbleu! malgré lui, je saurai l'y contraindre.

Mme. VALMONT.

Vous voulez donc toujours, monsieur, vous faire craindre?

VALMONT.

Oui, puisqu'ici chacun se plaît à me blâmer,
On me craindra du moins, si l'on ne peut m'aimer.

Mme. VALMONT.

Révoquez, pour mon fils, cette horrible maxime;
Craignez qu'il ne résiste à la main qui l'oprime!
Vous le verrez, monsieur, il enfreindra vos lois;
S'il cherche à vous quitter, il use de ses droits;
Et si le sort m'offrait un pareil avantage,
Je romprais, comme lui, le plus triste esclavage.

VALMONT (*avec la plus grande surprise.*)

Est-ce vous qui parlez?

Mme. VALMONT.

Oui, ce cœur s'est lassé;
Pour souffrir plus long-temps, vous l'avez trop blessé.
Ah! depuis dix-huit ans, que de notre hyménée
Je traîne, avec douleur, la chaîne infortunée,
Je n'ai pas vu, je crois, s'écouler un seul jour
Sans entendre des pleurs dans ce triste séjour.
Je n'ai point un époux, mais un rigoureux maître;
A ses yeux, malgré moi, je tremble de paraître :
Pour obtenir la paix, à son opinion
De mon être j'ai fait toute abnégation;
Je parle, je me tais, selon qu'il le desire :
Mais trop heureuse encor, dans mon cruel martyre,
Lorsqu'après avoir fait toutes ses volontés,
Il ne m'outrage pas par quelques duretés.
Tous les jours, je le sens, de la mélancolie,
Les langoureux ennuis obscurcissent ma vie;

Et je verrais sans peine approcher le trépas,
Si ma fille et mon fils ne me consolaient pas.
Pour comble de malheurs, je les perdrai peut-être!
Que deviendrai-je seule avec ce cruel maître?
Les maux que mes enfans m'aidaient à supporter,
Viendront à chaque instant sur moi seule éclater.
Ah! déjà je frémis à cet affreux présage!
Pour souffrir sans appui, je n'ai plus de courage;
Et si la mort bientôt ne finit mes tourmens,
Je romps tous mes liens, et je suis mes enfans.

VALMONT (*du ton le plus étonné.*)

Ce langage hardi doit beaucoup me surprendre;
Pour la première fois, vous l'avez osé prendre;
Il est dans votre bouche à tel point étonnant,
Que je ne sais quel ton prendre en vous répondant.
(*Avec chaleur.*)
Quoi! de tant de malheurs vous m'accusez, madame?
Je suis, à vous entendre, un méchant, un infâme;
Je marche environné de chagrins, de terreur;
A vous, à mes enfans, je dois donc faire horreur?
Vous osez m'accuser! et quels sont donc mes crimes?
Et comment ai-je pu faire autant de victimes?
Joueur désespéré, vais-je sur des brelans
Hasarder d'un seul coup le bien de mes enfans?
M'a-t-on vu me livrer à la honteuse ivresse,
Que produit les vapeurs d'une liqueur traîtresse?
Epris de nos Laïs, vous ai-je fait l'affront
De couvrir de bijous leur impudique front?
Moi, je connais mes torts, et je vais vous les dire:
D'aimer trop des enfans, nés pour me contredire;
De travailler sans cesse, afin de parvenir
A pouvoir leur former le plus doux avenir.
Je n'ai qu'un seul desir, qu'un but, qu'une espérance;
Je veux vous assurer la noble indépendance
Que donne la fortune à tous ses favoris;
Et c'est pour vous enfin, votre fille et mon fils,
Que dans de longs travaux je consume ma vie;
Et de votre malheur, même de barbarie,
Vous osez accuser ce cœur trop généreux?.....
Ah! j'ai fait des ingrats, et non des malheureux.

Mme. VALMONT.

Sans doute, vous avez ces qualités louables,
Qui vous mettent au rang des hommes estimables;
Vous avez les vertus que donne un noble honneur;
Mais, hélas! ces vertus font peu notre bonheur :
Un esprit indulgent, un caractère aimable,
Les égards que l'on doit toujours à son semblable;
Enfin, cette douceur, cette paix.....

VALMONT.

Eh! morbleu!
D'exciter mon courroux vous faites-vous un jeu?
Retenez cet avis, il part du fond de l'ame :
J'ai beaucoup de respect pour vos conseils, madame;
Mais, à l'âge où je suis, je ne saurais changer;
Il faut de mes défauts savoir vous arranger.

Mme. VALMONT.

Non, monsieur; je prétends.....

VALMONT (*en fureur.*)

Ah! finissons, de grace!
Je consens, par prudence, à vous céder la place;
Je sors. Redoutez tout d'un époux irrité,
Et malheur à quiconque enfreint ma volonté!
(*Il sort.*)

SCENE III.

DERBAIN, Mme. VALMONT.

M. VALMONT.

Grands Dieux! quel est mon sort? — Ni larmes, ni prière,
Ne pourront donc jamais désarmer sa colère?
(*A Derbain, qui entre.*)
Ah! mon frère! combien mon époux est cruel!

DERBAIN.

Ah! j'ai tout entendu. Je serais criminel,
Si je t'abandonnais, ma sœur, à ce barbare :

A suivre mes projets, que ton cœur se prépare.
Tu ne peux maintenant refuser mes secours.

Mme. VALMONT.

Mais si j'allais, mon frère, empoisonner ses jours?
Si de son désespoir.....

DERBAIN.

Tu balances encore!
Est-ce pour mon bonheur qu'aujourd'hui je t'implore?
Ma sœur, penses-y bien : oui, c'est de ce moment
Que tu peux espérer la fin de ton tourment;
Mais si dans mes desseins ton cœur me contrarie,
Abandonne aux chagrins le reste de ta vie.

Mme. VALMONT.

Eh bien! je t'obéis; et dussé-je avoir tort,
A l'instant, à ton gré, dispose de mon sort.

SCENE IV.

PICARD, DERBAIN, Mme. VALMONT.

DERBAIN (*à Picard, qui entre.*)

Tu nous viens à-propos; tu sais ce qu'il faut faire;
Exécute cet ordre avec un grand mystère.
Tu m'entends.....

PICARD.

Vous pouvez, monsieur, compter sur moi.

DERBAIN.

Adieu, ma chère sœur.

Mme. VALMONT.

Je m'abandonne à toi.
(*Elle sort avec Picard.*)

DERBAIN (*seul.*)

A Valmont, en ces lieux, j'ai promis de l'attendre;
Pour jouer aux échecs, il doit bientôt s'y rendre.
(*Il arrange les échecs.*)
Préparons-nous, je vois que tout ira très-bien,

Et plus j'y réfléchis, plus j'aime ce moyen;
S'il ne réussit pas, Valmont est incurable,
Et restera toujours un homme insupportable.

SCENE V.

DUPRÉ, Mme. DUPRÉ, DERBAIN.

DERBAIN (*à madame Dupré.*)

Quoi! madame, c'est vous?

DUPRÉ.

Oui, nous venons vous voir.

Mme. DUPRÉ.

Nous venons à Valmont souhaiter le bonsoir.
Il agit avec nous de façon singulière,
Et je vais le gronder de la bonne manière.
Mais, je ne le vois pas?

DERBAIN.

Il est dans ses bureaux.

Mme. DUPRÉ.

Je vais l'aller trouver, et lui dire en deux mots.....

DERBAIN (*l'arrêtant.*)

Non, demeurez; je cours l'avertir, pour vous plaire,
Et de votre arrivée, et de votre colère.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

Mme. DUPRÉ, DUPRÉ.

Mme. DUPRÉ.

Nous envoyer chercher sa fille à l'Opéra!

DUPRÉ.

C'est un homme bizarre.

Mme. DUPRÉ.

Oui, mais il le paira.

DUPRÉ.

Je lui dois tout l'ennui que j'ai pris au spectacle.

Mme. DUPRÉ.

Ah! peut-on s'ennuyer, quand de l'art un miracle.....

DUPRÉ.

Le miracle pourtant ne m'a point amusé.

Mme. DUPRÉ.

Sur les arts vous auriez déjà le cœur blasé!
Je pense mieux de vous; il serait impossible
Qu'à leurs charmes divins vous fussiez insensible.

DUPRÉ (*se mettant un peu en colère.*)

Quoi! vous me prouverez!.....

Mme. DUPRÉ.

Monsieur, laissons cela;
L'homme de goût toujours s'amuse à l'Opéra.

DUPRÉ (*avec humeur.*)

Je m'y suis diverti, si cela peut vous plaire.

Mme. DUPRÉ (*sèchement.*)

Vous le dites d'un ton à me mettre en colère.

DUPRÉ

Je vois que c'est ma faute; et sans doute ce soir,
Je me suis amusé sans m'en apercevoir.

Mme. DUPRÉ.

Ah! c'est Valmont!

SCENE VII.

VALMONT, Mme. DUPRÉ, DUPRÉ.

Mme. DUPRÉ (*à Valmont.*)

Je viens pour vous dire à vous-même,
Que je suis contre vous dans un courroux extrême.

VALMONT.

Qu'ai-je donc fait, madame?

DUPRÉ.

Eh! vous le savez bien.
Pourquoi le demander?

VALMONT.

Non, je ne conçois rien.....

Mme. DUPRÉ.

Votre fille peut bien, je crois, sous ma tutelle,
Paraître à l'Opéra?

VALMONT.

C'est un honneur pour elle.

Mme. DUPRÉ.

Mais d'où vient donc, monsieur, ce caprice étonnant,
Qui vous fait envoyer la chercher.....

VALMONT.

Et comment?...
Ma fille est revenue!... Ah! je ne puis comprendre....
Et qui donc est allé de vos mains la reprendre?

Mme. DUPRÉ.

Votre fils est venu tantôt de votre part,
Pour ramener sa sœur et presser son départ.

VALMONT (*vivement.*)

Eh quoi! Charles, mon fils!

DUPRÉ.

Mais oui; tout vous étonne.

VALMONT (*en colère.*)

Le petit scélérat! je la lui garde bonne.

Mme. DUPRÉ.

Eh bien! qu'a-t-il donc fait?

VALMONT.

Ce qu'il a fait, vraiment!
Je l'avais enfermé dans son appartement,
Pour certaine sottise à moi trop bien connue;
Et le traître s'enfuit!..... Si jamais à ma vue
Il ose se montrer!...

Mme. DUPRÉ.

Vous parlez de prison....
Traiter comme un enfant cet aimable garçon!

VALMONT (*inquiet.*)

Mais où sont-ils?..... Sortons de cette incertitude.

Mme. DUPRÉ.

Vous paraissez avoir beaucoup d'inquiétude?
Votre épouse sans doute.....

VALMONT (*appelant.*)

Holà! quelqu'un ici!
(*A un domestique qui entre.*)
Qu'on appelle Picard! — Je vais être éclairci;
Je connaîtrai par lui cette énigme importante
Qui déjà, malgré moi, m'irrite et me tourmente.
Quoi! mes enfans, ce soir, ne sont pas de retour?
A cette heure? aussi tard?..... Voilà le premier jour.
Mais, madame Valmont ne peut être sortie?
Elle ne m'a rien dit... Est-ce quelque partie?
Quelque bal arrangé pour se bien divertir?
Y serait-on allé sans daigner m'avertir?

Mme. DUPRÉ.

Où serait le grand mal? Pourquoi cette colère?
Mais vous êtes, Valmont, un homme trop sévère.

DUPRÉ.

C'est bien mon sentiment; il se fâche de tout.

VALMONT.

C'est qu'aujourd'hui chacun veut me pousser à bout.

SCENE VIII.

VALMONT, PICARD, Mme. DUPRÉ, DUPRÉ.

VALMONT.

Arrivez donc, Picard, vous vous faites attendre.
Me ferez-vous, monsieur, le plaisir de m'apprendre
Comment Charle, enfermé par ma juste rigueur,

Se rend à l'Opéra pour y chercher sa sœur?

(*Avec un peu d'emportement.*)

Apprends-moi le moyen dont s'est servi le traître.

PICARD (*froidement.*)

C'est qu'il aura, monsieur, sauté par la fenêtre.
Un vieillard garde mal un jeune prisonnier;
Et puis par goût, monsieur, je suis mauvais geolier.

VALMONT.

De tout ce qui se passe avertissez ma femme.

PICARD.

A l'instant, toute en pleurs, j'ai vu sortir madame,
Seule et sans suite.

VALMONT.

Seule?

PICARD.

Oui, je l'ai déjà dit.

Mme. DUPRÉ.

J'entrevois du mystère; il est tout interdit.

VALMONT (*réfléchissant.*)

Eh! mais je viens de voir sa voiture à ma porte,
Et comment, seule, à pied, se peut-il qu'elle sorte?

PICARD.

Vous savez que madame à pied ne sort jamais?

VALMONT (*avec fureur.*)

Elle est pourtant sortie?

PICARD.

Oui, mais....

VALMONT (*plus en fureur.*)

Eh bien! mais, mais!...

PICARD.

Mais elle a fait venir un carosse de place.

Mme. DUPRÉ (*à part.*)

Afin que de sa fuite on perdit mieux la trace.

VALMONT.

(Soupirant.)
Ah! — Tu ne pouvais pas soudain me prévenir
Que madame aussi tard desirait de sortir?

Mme. DUPRÉ *(à Valmont.)*

Mais que dites-vous donc? votre délicatesse.....

PICARD.

Monsieur veut plaisanter. — Il connaît ma maîtresse;
Sur tout ce qu'elle fait on peut porter les yeux,
Et tous les vils propos des valets curieux,
Ne pourront outrager cette femme estimable.

VALMONT *(durement.)*

Il suffit, taisez-vous.

PICARD.

Que je me donne au diable!
Pour vous servir, monsieur, faites un autre choix;
Espion et geolier, c'est trop de deux emplois.

VALMONT.

Le drôle!

DUPRÉ.

Mais pour rien vous vous montez la tête.

PICARD *(à part.)*

Le baromètre encor n'est pas à la tempête.

VALMONT *(à part.)*

Je ne sais que penser; mille soupçons nouveaux.....
(Haut.)
Qu'un valet, à l'instant, monte un de mes chevaux;
Qu'il se rende d'abord..... qu'un autre l'accompagne;
Que l'un chez mes amis... que l'autre à ma campagne...
(A part.)
Ah! Valmont, que fais-tu? Ce serait faire tort.....
(Haut.)
Que l'on n'ordonne rien, je veux attendre encor.
(A Picard.)
Sortez.

PICARD *(à part.)*

Bon, son courroux se lit sur son visage.
Allons, tout va très-bien, il étouffe de rage.
(Valmont s'assied accablé. — Picard va pour sortir, madame Dupré l'arrête.)

Mme. DUPRÉ (*bas.*)

La mère a fui sans doute avec les deux enfans?

PICARD (*bas.*)

Oui, madame, on le dit.

Mme. DUPRÉ.

A ses emportemens
Qui pourrait résister? une femme si douce!
Oh! le méchant époux! son aspect me courrouce;
Je m'en vais lui parler de la bonne façon.

PICARD (*en sortant.*)

Bien, je le laisse en guerre avec un vrai démon.

SCENE IX.

VALMONT, Mme. DUPRÉ, DUPRÉ.

VALMONT (*se levant.*)

MA cousine, pardon! mais mon ame oppressée,
Ne sait sur quels objets arrêter sa pensée.
L'absence de ma fille et celle de mon fils,
M'étonnent à tel point.....

Mme. DUPRÉ (*sèchement.*)

Vous en êtes surpris?
Je vais, si vous voulez, éclaircir le mystère.
Vos deux enfans, monsieur, sont auprès de leur mère.
Votre rigueur contre elle, abusant du pouvoir,
Lui fit de vous quitter un pénible devoir.
Ses enfans, par amour pour cette infortunée,
Auront chez ses parens suivi sa destinée.
Voilà le juste effet que produit la terreur,
Et vous-même, monsieur, faites votre malheur.

VALMONT (*piqué.*)

Ce que vous m'apprenez me surprend fort, madame;
Et pourquoi donc ainsi jeter sur moi le blâme?
Je suis, à vous en croire, un homme sans raison,
Qui force tous les miens à quitter la maison.
Qui vous a donc si bien tracé mon caractère?

Mme. DUPRÉ.

Et pouvez-vous forcer une ville à se taire?
Vous êtes bien connu, monsieur, de tout Paris,
Et de l'événement on sera peu surpris.
Dans votre intérieur on sait ce qui se passe;
Le public à vos torts ne fait aucune grace.

VALMONT (*avec un courroux concentré.*)

Madame, ce public qui me traite si mal,
De la méchanceté n'est que l'écho bannal.
Vous appelez public, quelques femmes méchantes,
Qui courent exercer leurs langues médisantes,
Et qui, dans vingt maisons, s'en vont dire tout bas
Ce qu'on fait dans une autre, et ce qu'on n'y fait pas.

Mme. DUPRE.

Je ne prends point pour moi cette épigramme amère :
Tout Paris sait combien ma cousine m'est chère;
Et je crois que toujours il doit m'être permis
De venger mes parens, ainsi que mes amis.

DUPRÉ (*à sa femme, bas.*)

Vous allez, je le vois, vous faire une querelle.

Mme. DUPRÉ.

Ne vous en mêlez pas.

VALMONT.

C'est montrer trop de zèle;
Ma femme peut très-bien se passer de vengeur,
Et de tant d'intérêt réclame peu l'honneur.

DUPRÉ.

Valmont, oubliez-vous?

Mme. DUPRÉ.

Laissez, je vais répondre.
D'un mot, si je voulais, je pourrais le confondre;
Mais, dans cet instant-ci, je songe moins à moi,
Qu'à ces infortunés qui vivent sous sa loi.

VALMONT (*ayant peine à se contenir.*)

Vous m'offensez, madame; et déjà la colère.....
(*A Dupré.*)
De grace, à votre femme ordonnez de se taire.

Mme. DUPRÉ (*riant.*)

M'ordonner de me taire? ah! le tour est trop bon!

VALMONT.

Dupré!

DUPRÉ.

Que voulez-vous? elle a quelque raison.

Mme. DUPRÉ.

Quoi! vous vous avisez de m'imposer silence!
Cela ressemble trop à de l'impertinence.
Au reste, je crains peu cet ordre rigoureux,
Et je ne me tais, moi, qu'autant que je le veux.
Voilà monsieur Dupré; c'est un homme estimable,
D'un caractère doux, d'un commerce agréable;
De toutes ses vertus je fais un très-grand cas;
Je fais tout ce qu'il veut, mais il n'ordonne pas.
Si l'hymen par hasard à vous m'eut réservée,
Je n'aurais pas été de chagrins abreuvée.
Oui, dès le premier mois, m'expliquant avec vous,
J'aurais fixé mes droits et ceux de mon époux;
Et vous eussiez en vain voulu faire le maître;
Vous seriez, avec moi, ce qu'un mari doit être.

VALMONT (*avec une fureur concentrée.*)

Vous voulez, je le vois, exciter mon courroux.

DUPRÉ (*à sa femme.*)

Mais, madame Dupré?

Mme. DUPRÉ.

Mon ami, taisez-vous.

DUPRÉ.

Madame, il est très-tard; il faut que l'on se quitte.

VALMONT.

Oui; vous me direz tout dans une autre visite.

Mme. DUPRÉ.

Vous me congédiez, il suffit, je le veux;
Mais avant de partir, je vous dois des adieux;
Et je vous dirai donc, mortel opiniâtre,
Que vous fûtes toujours injuste, acariâtre;

Que vous avez rendu vos enfans malheureux;
Qu'ils ont fait sagement de vous quitter tous deux;
Que votre femme, hélas! si digne qu'on l'estime,
A bien fait, en cessant d'être votre victime.
Vous vous trouverez seul, grace à cet abandon :
Qui voudrait aujourd'hui venir dans la maison?
Oui, lorsqu'on a, monsieur, votre affreux caractère,
On vit seul dans les bois, isolé sur la terre;
On renonce aux parens dont on est le bourreau,
A la société dont on est le fléau.
J'ai parlé franchement, vous m'avez entendue.
Allons, partons, mon cher. — Monsieur, je vous salue.

DUPRÉ (*bas, à Valmont, en sortant.*)

Avec regret, cousin, je vous quitte ce soir;
Mais demain, en secret, je reviendrai vous voir.

SCENE X.

VALMONT (*seul.*)

Quelle femme! et tantôt, j'osai, comme un modèle,
L'offrir à mon épouse, et dire du bien d'elle.
Eh quoi! serais-je donc injuste malgré moi?
Que je plains son mari de vivre sous sa loi!
Ma femme, ce matin, en proie à la colère,
Avec aigreur n'a point heurté mon caractère.
M'a-t-elle abandonné? Non, son cœur est trop bon.
Sa menace pourtant de quitter la maison,
D'avoir recours aux lois..... Je vais courir la ville;
Je prétends cette nuit découvrir leur asile.
Oui, dussé-je sur moi provoquer les revers,
J'irai, pour me venger, au bout de l'univers.
(*Apercevant Derbain.*)
Mais ils vont revenir. — Importune visite!
Cachons à tous les yeux le trouble qui m'agite.

SCENE XI.

DERBAIN, VALMONT.

DERBIAN.

Vous m'attendiez, je crois?

VALMONT (*froidement.*)

Non, comme il était tard.

DERBAIN.

De madame Dupré j'ai guetté le départ.

VALMONT.

Elle sort à l'instant.

DERBAIN.

C'est une aimable dame.

VALMONT (*vivement.*)

Dieu vous garde d'avoir une semblable femme!

DERBAIN.

Mais où donc est madame, et vos deux chers enfans?
Sont-ils déjà rentrés dans leurs appartemens?

VALMONT.

Ah! voilà le sujet de mon inquiétude!
D'être en ville aussi tard ils n'ont pas l'habitude,
Et je crains.....

DERBAIN.

Calmez-vous.

VALMONT (*plus agité.*)

Ciel!

DERBAIN.

A votre frayeur,
D'un père trop sensible on reconnaît le cœur.

VALMONT.

Ils ne reviennent point!

DERBAIN.

Mais qu'avez-vous à craindre?
D'une heure de retard avez-vous à vous plaindre?
Le plus simple motif a pu les retenir,
Et dans l'instant sans doute ils vont tous revenir.

VALMONT (*vivement.*)

Vraiment, vous le croyez? Ah! mon ame ravie....

DERBAIN.

Mais, en les attendant, faisons nôtre partie:
J'avais tout arrangé.

VALMONT.

Je serais trop distrait,
Et dans un autre instant, nous jouerons, s'il vous plaît.

DERBAIN.

Tout comme vous voudrez.

VALMONT.

Vous pardonnez un père....

DERBAIN.

De vos sombres chagrins j'ai voulu vous distraire.
Vos regards inquiets me prouvent en ce jour,
Combien, pour sa famille, un père a de l'amour.
Ah! pourquoi n'ai-je pas d'une femme estimable
Partagé dès long-temps le destin favorable?
Bon père comme vous, ainsi que bon époux,
Mon sort, comme le vôtre, aurait fait des jaloux.
Chéri de mes enfans, adoré de ma femme,
Nous n'eussions eu jamais qu'un sentiment, qu'une ame;
Près de ces êtres chers, en faisant leur bonheur,
J'aurais pu défier tous les traits du malheur :
En effet, en est-il qu'un père puisse craindre!
Souffre-t-il? chacun vient le secourir, le plaindre;
Sa femme de ses soins, vient alléger ses maux;
Ses enfans, dans la nuit, veillent à son repos;
Et sacrifiant tout, jusques à leur jeunesse,
Ils changent en plaisirs sa pénible vieillesse.

VALMONT (*cachant son agitation.*)

Ce tableau trop cruel!..... Ah! reprenons mes sens.

DERBAIN (*appuyant.*)

Ainsi dans vos vieux jours vous verrez vos enfans.

VALMONT.

Je le crois. — Détournons l'entretien qui m'accable.

(*Valmont approche la table des échecs.*)

DERBAIN.

Est-ce donc pour jouer qu'approchant cette table?.....

VALMONT.

Oui, si vous le voulez, cela me distraira.

DERBAIN (*s'asseyant.*)

Sans doute, commencez.

VALMONT (*voulant se donner un air de sang-froid.*)
Il suffit, m'y voilà.

DERBAIN.

C'est un superbe jeu! là, sans aucune chance.....

VALMONT (*dans la plus grande inquiétude.*)

Une heure sonne!

DERBAIN.

Bon! cette pendule avance.

VALMONT.

Une heure du matin!

DERBAIN.

Faites attention.

Je fais échec au roi.

VALMONT (*prêtant l'oreille.*)

Ecoutez, j'entends..... Non.

DERBAIN.

(*Avec finesse.*)

Vous perdrez. — J'ai si bien arrangé ma partie,
Que je vous ferai mat ce soir, je le parie.

VALMONT (*se levant vivement.*)

Cette fois, jen suis sûr... Oui, quelqu'un vient à nous;
Ce sont eux! S'il se peut, montrons-leur du courroux.

DERBAIN.

C'est Picard!

SCENE XII.

VALMONT, PICARD, DERBAIN.

PICARD (*à Valmont.*)

Oui, monsieur, et j'apporte une lettre
Qu'un valet étranger m'a dit de vous remettre.

VALMONT.

Elle est de mon épouse! ah! je tremble en l'ouvrant.
(*Il lit.*)

PICARD (*bas à Derbain.*)

Comment cela va-t-il?

DERBAIN.

J'en suis assez content.
Il a plus de chagrin encor que de colère.

PICARD.

Bon, s'il est affligé, je réponds de l'affaire.

VALMONT.

Est-ce elle qui m'écrit? en croirai-je mes yeux?....
Ah! sachons réprimer mes transports furieux.

(*Il lit des fragmens de la lettre avec la plus grande agitation.*)

Hum... hum... «Tous les moyens de rapprochemens » que vous pourriez tenter deviendraient inutiles...» Hum... hum... «J'habite une maison... respectable; là, je vais » me mettre sous la protection des lois; elles seules décide- » ront de mon sort et de celui de mes enfans.»

(*Avec fureur.*)

Vous recourez aux lois! Ah! tremblez, que ma rage.....

(*Il reprend la lettre.*).

» Par votre affreux caractère, vous avez fait le malheur de » toute votre famille. Si vous avez cru avoir le droit de la » traiter en esclave, elle n'a dû voir en vous qu'un tyran, » et vous fuir pour jamais.»

(*Il tombe accablé sur un fauteuil.*)

Pour jamais!... J'en mourrai!

DERBAIN (*bas, à Picard.*)

Déjà sur son visage
La douleur est unie au plus sombre courroux.

VALMONT (*d'un ton de voix étouffée.*)

Craignez le désespoir d'un père et d'un époux!
Et puisque tous les maux deviennent mon partage,
Ingrats! puisque ma mort doit être votre ouvrage,
Celui que vous livrez au plus triste abandon,
Peut au moins vous maudire! — Ah! mes enfans, pardon!
Non, ce cœur est bien loin de vous être contraire;
Revenez, revenez, et je vous rends un père.

PICARD.

Il paraît accablé!

VALMONT.

Reprenons mes esprits.
Que feraient à mon sort et la plainte et les cris?
(*A Derbain.*)
Il faut se résigner. — Pardon, si je vous quitte;
D'un malheur imprévu la nouvelle subite.....
Mon cœur est oppressé. — Picard, vous me suivrez.

DERBAIN.

Je prends part à la peine.....

VALMONT (*avec la plus vive douleur.*)

Ah! vous la connaîtrez,
Et vous saurez demain combien elle est amère.
Rentrons. — Hier encor, de mon fils, de sa mère,
Dans cet appartement j'ai reçu les adieux;
Aujourd'hui, sans les voir, j'aurai quitté ces lieux.
(*Il rentre dans son appartement.*)

DERBAIN (*vivement à Picard.*)

Nous devons espérer; il a l'ame d'un père;
Ne l'abandonne pas à sa douleur amère.
Moi, de mes prisonniers je vais calmer la peur,
Et leur porter l'espoir de les rendre au bonheur.

(*A la fin de l'acte, des domestiques entrent, et éteignent les bougies du salon. La nuit est entière.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(*Le lendemain matin, grand jour.*)

PICARD (*seul.*)

Plus tranquille chez lui, je laisse enfin mon maître.
Eh! mais, monsieur Derbain tarde bien à paraître?.....
Il n'importe, attendons.—Oui, mais en l'attendant,
En ordre remettons ce salon promptement.

SCÈNE II.

DERBAIN, PICARD.

DERBAIN.

Je te cherchais, Picard. Eh bien! quelle nouvelle?
Verrons-nous le succès couronner notre zèle?
Qu'a dit, qu'a fait ton maître?

PICARD.

Il a passé la nuit
Plongé dans la douleur, et sans se mettre au lit;
Tantôt à son courroux abandonnant son ame,
Il appelait ingrats ses enfans et sa femme;
Tantôt se reprochant ses tragiques fureurs,
Il fixait leurs portraits, et répandait des pleurs.
Plus calme cependant au retour de l'aurore,
Il s'est mis au travail; vous l'y verrez encore.
Il a fait appeler son principal commis:
Le soin de sa maison à lui seul est remis;
Et voulant pour jamais quitter cette demeure,

Il vient de commander des chevaux pour une heure ;
Mais, quoique son départ m'ait causé d'embarras,
J'ignore en quel endroit il veut porter ses pas.

DERBAIN.

Il part ; à ce projet j'étais loin de m'attendre ;
Mais aujourd'hui d'abord où prétend-il se rendre ?...
N'importe, tu sauras l'empêcher de partir ?

PICARD.

J'entends, et j'agirai selon votre desir.

DERBAIN.

Ta maîtresse est toujours dans une impatience.....
Rends-toi vîte auprès d'elle, et calme sa souffrance.

PICARD.

Vous êtes maintenant connu de nos enfans ?

DERBAIN.

Ils m'ont tous deux pressé de leurs bras caressans :
Tout semblait les porter, dans leur douleur amère,
A chercher dans mon sein la tendresse d'un père.
Ils savent mon projet, et que pour leur bonheur.....
Mais profitons du temps, et va trouver ma sœur.

(*Picard sort.*)

SCENE III.

DERBAIN (*seul.*)

En vain elle accusait son époux d'injustice,
Son absence pour elle était un vrai supplice.
L'habitude est pour nous un remède à nos maux ;
Le mercenaire oisif regrette ses travaux ;
Et souvent un captif, en proie à mille peines,
Tout en devenant libre, a pleuré sur ses chaînes.
Une femme qui sut, d'un esprit généreux,
Supporter d'un tyran les caprices affreux,
Ne peut, en estimant cet époux qui l'outrage,
Rompre, sans en gémir, son pénible esclavage.

SCENE IV.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Eh bien! votre chagrin, qu'hier j'ai partagé,
Doit être un peu calmé?

VALMONT (*en habit de voyage.*)

Je vous suis obligé.
Pour toute la maison, ce n'est plus un mystère;
Ma peine ne saurait vous paraître étrangère.
Vous le savez, monsieur, je suis abandonné;
Des pères vous voyez le plus infortuné.

DERBAIN.

J'ai su que vos enfans.... ainsi que votre femme.....

VALMONT.

Ils n'ont pas redouté de me déchirer l'ame,
De livrer ma vieillesse au plus triste abandon.

DERBAIN.

Contre un coup si cruel, armez votre raison.

VALMONT.

Et que peut la raison sur la douleur d'un père!

DERBAIN.

Mais peut-être trop tôt votre cœur désespère.
Attendez tout du temps.

VALMONT.

Non, je n'ai plus d'espoir.
Mon épouse, toujours fidèle à son devoir,
D'un caractère doux et d'un esprit timide,
Contre moi doit avoir un méchant qui la guide :
Oui, sa faiblesse même est encore un motif
Qui prouve qu'elle a pris un parti décisif;
Et dès qu'à cet éclat son ame est entraînée,
C'est qu'elle a, pour jamais, fixé sa destinée.

DERBAIN.

Je ne veux point percer d'un regard curieux
La cause d'un départ qui vous rend malheureux;
Mais dans cet instant-ci, pour vous, je vous engage,
A la rigueur du sort, d'opposer le courage.
A votre place, moi, pour charmer mes ennuis,
Je verrais le grand monde, et ferais des amis.

VALMONT.

Sur cet espoir, monsieur, est bien fou qui se fonde;
A-t-on jamais trouvé des amis dans le monde?
La nature a voulu, dans ses dons bienfaisans,
Me donner des amis, et c'étaient mes enfans.

DERBAIN.

Vous aimiez votre épouse?.....

VALMONT (*avec chaleur.*)

Ah! jamais dans la vie,
Une femme ne fut plus tendrement chérie!

DERBAIN.

Soit. Mais vos deux enfans, par leur coupable erreur,
Ont maintenant perdu leurs droits à votre cœur?

VALMONT (*s'emportant.*)

Leurs droits! Eh! non, monsieur, eh! non, je vous assure;
Le croire un seul instant, serait me faire injure.

DERBAIN (*souriant.*)

Ne vous emportez pas.

VALMONT.

Croyez-en mes aveux,
Un père n'eut jamais d'enfans plus vertueux.

DERBAIN.

Je n'y comprends plus rien, à vous parler sans feindre,
Quand des vôtres ici vous ne pouvez vous plaindre.
Vous seul vous avez donc mérité votre sort;
Car s'ils ont eu raison, vous devez avoir tort.

VALMONT (*embarrassé.*)

Qui, moi? je ne crois pas.

DERBAIN.

Au point où nous en sommes,
Je puis vous parler franc. Tenez, nous autres hommes,
A de strictes vertus bornant notre devoir,
Nous sommes toujours prêts d'abuser du pouvoir.
Oui, j'ai vu trop souvent un époux estimable,
Dans ses emportemens devenant implacable;
Maltraiter, dans l'accès d'un transport furieux,
Le respectable objet d'un amour vertueux.
Hélas! bientôt après il se maudit lui-même,
D'avoir pu se livrer à sa fureur extrême.
Mais ses remords sont vains : l'être faible offensé
Pardonne rarement quand son cœur est blessé.
Quelques instans peut-être, il se résoud à feindre;
Mais aime-t-on jamais celui que l'on peut craindre!
Non, tous les jours le trait s'enfonce plus avant.
A son tour cet époux s'aigrit en vieillissant,
Et ses torts s'entassant, ainsi que les années,
Sur le bord du tombeau changent ses destinées;
On l'abandonne enfin!

VALMONT.

Vous me faites rougir.

DERBAIN.

Cet imprudent époux n'aurait point à gémir,
Si, dès le premier temps, se montrant moins sévère,
Il eut à la douceur plié son caractère.
Ah! pour se faire aimer il en coûte si peu!
Pour l'épouse qu'on aime, un confiant aveu;
Pour de jeunes enfans, les jeux, la complaisance;
Pour des valets, montrer souvent de l'indulgence;
Un mot à chacun d'eux, mais dit avec bonté,
Sur leurs traits à l'instant va porter la gaîté :
Quand du maître, à leurs yeux, le contentement brille,
Le charme se répand sur toute la famille.
Chacun veut, par amour, prévenir ses desirs;
Tous les jours on voudrait lui créer des plaisirs;
Et ce bon maître, objet de la reconnaissance,
Dans les heureux qu'il fait, trouve sa récompense.

VALMONT (*accablé.*)

Mon ami, quel tableau vous offrez à mes yeux!.....
Je suis coupable, hélas! j'ai fait des malheureux.

SCENE V.

DERBAIN, VALMONT, PICARD.

VALMONT.

Que voulez-vous, Picard?

PICARD.

Je venais vous instruire....

(*A part.*)

Je ne sais trop comment m'y prendre pour lui dire.

VALMONT.

Mes chevaux sont-ils prêts?

PICARD.

Oui, monsieur, dans l'instant.

VALMONT.

C'est très-bien, il suffit.

PICARD (*à part.*)

Il faut parler, pourtant.

(*Haut.*)

Monsieur.....

VALMONT (*vivement.*)

Que me veux-tu?

PICARD.

Pardonnez à mon zèle.

VALMONT.

Eh quoi! de ma famille as-tu quelque nouvelle?

PICARD.

Non, ce n'est pas cela.

VALMONT (*en colère.*)

Mais parle donc, bourreau!

PICARD (*effrayé.*)

Monsieur.....

VALMONT (*en fureur.*)

Traître! qu'est-il arrivé de nouveau?
Eh bien! répondras-tu?

PICARD (*plus effrayé.*)

Permettez que je sorte.

VALMONT (*revenant à lui.*)

Ah! mon ami, pardon! malgré moi je m'emporte.

PICARD (*à part.*)

Il demande pardon; c'est très-honnête à lui;
Je ne le vis jamais si poli qu'aujourd'hui.

DERBAIN.

Dites-lui donc, Picard?

PICARD.

C'est une indigne trame!
Aussitôt que vos gens ont appris que madame
Avait quitté ces lieux pour n'y jamais rentrer,
Personne désormais n'y veut plus demeurer.
Oui, chacun d'eux, monsieur, fait déjà son mémoire.
Depuis une heure, au moins, le cocher est à boire;
Lafleur fait son paquet avec le cuisinier;
Et tous s'en vont, enfin, jusques au vieux portier.

VALMONT.

Ils s'en vont? Mais Lafleur, garçon fidèle et sage,
M'avait pourtant promis de me suivre en voyage.

PICARD.

Si madame eut toujours habité le logis,
A vos ordres encor vous les verriez soumis;
Elle avait pour nous tous ce ton de voix affable,
Qui force le méchant à se rendre agréable :
Aussi, comme on l'aimait! Lorsqu'hier très-tard,
Tous vos gens réunis ont appris son départ,
Que n'avez-vous pu voir combien elle est chérie!
Chacun vous reprochait les malheurs de sa vie;
Et ces coquins pleuraient tout en vous maudissant.....
Ah! c'eut été pour vous un spectacle touchant!

VALMONT.

Allons, de ces détails, Picard, faites moi grace,
Et songeons à partir. — Vous viendrez à la place
De Lafleur.

PICARD.

Moi, monsieur!

VALMONT.

Je dois compter sur vous;
Vous m'accompagnerez.

PICARD.

Non, dût votre courroux
M'accabler à l'instant, il faut que je vous laisse.

VALMONT (*se contraignant.*)

Picard!

PICARD.

Je pars demain pour chercher ma maîtresse;
Dans sa plus tendre enfance, elle a reçu mes soins,
Seule, elle doit pourvoir à mes derniers besoins.

VALMONT.

Quoi! tu sais donc?

PICARD.

Oh! rien; mais en cherchant soi-même,
On est sûr de trouver les personnes qu'on aime.

VALMONT (*accablé.*)

Je ne me croyais pas à ce point détesté!
Il n'importe! suivons mon projet arrêté.
(*A Picard.*)
Je ne puis vous blâmer du motif qui vous presse
A rejoindre au plutôt votre bonne maîtresse.

PICARD (*à part.*)

Il m'attendrit, vraiment.

VALMONT.

Adieu, mon cher Picard;
Va retrouver mes gens, et songe à mon départ;
Dis-leur que dans l'instant je vais les satisfaire.

DERBAIN (*à part.*)

Bon! il sait triompher déjà de sa colère.

PICARD.

Comme il est affligé! son cœur est excellent.
Il peut se corriger, je l'espère à présent.

SCENE VI.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Quel est votre projet? D'après votre langage,
Je vois que vous songez à vous mettre en voyage.

VALMONT.

Il est vrai. Mais, monsieur, vous serez assez bon,
Pour ne pas, à l'instant, quitter cette maison;
Daignez y demeurer. Comme ami de mon frère,
Aujourd'hui j'ai compté sur votre ministère.
Près de ma femme encor vous pouvez me servir;
Sa retraite bientôt pourra se découvrir;
Picard vous l'apprendra : rendez-vous auprès d'elle.
Ne me refusez pas cette preuve de zèle.
Dites-lui que je suis parti désespéré;
Qu'en des climats lointains je vais vivre ignoré.....
Et lorsqu'elle ne veut qu'éviter ma présence,
Qu'elle peut être heureuse alors par mon absence;
Qu'elle n'a pas besoin, pour terminer ses maux,
De ces secours honteux qu'offrent les tribunaux.

DERBAIN.

Oui, je vous servirai.

VALMONT.

Mais ajoutez encore,
Que pour fuir un éclat qui toujours déshonore,
Elle doit revenir habiter en ces lieux.
C'est sa maison, d'ailleurs, le bien de ses ayeux.
Quant à nos intérêts, déjà ma confiance,
Sur tous nos droits communs, se livre à sa prudence.

Pour mes enfans, pour moi, je ne réserve rien,
Et la fais, en partant, maîtresse de mon bien.
(*Avec la plus grande sensibilité.*)
Hélas! je perds le seul qui m'attache à la vie;
Et loin de ma famille, et loin de ma patrie,
Victime abandonnée à la rigueur du sort,
Sous un ciel étranger, je vais chercher la mort.

DERBAIN.

Vous m'affligez, vraiment.—Quoi! vous quittez la France.

VALMONT.

Ah! l'éloignement seul calmera ma souffrance.
J'irai trouver Derbain, ce Derbain, votre ami,
De sa sœur et de moi si tendrement chéri.....

DERBAIN.

Vous partez pour le joindre?

VALMONT.

Oui; près de ce bon frère,
Je veux aller chercher la fin de ma misère.
(*Derbain fait un mouvement.*)
N'est-il pas vrai, monsieur, qu'il me recevra bien?
De ce qui s'est passé je ne cacherai rien;
Il lira dans mon cœur, il connaîtra ma peine;
Il saura que le sort a rompu notre chaîne;
Il me pardonnera les chagrins de sa sœur,
Et me plaindra peut-être, en voyant ma douleur.

DERBAIN (*très-ému.*)

Il peut vous consoler; et bientôt votre femme.....
(*A part.*)
Sa douleur m'a touché jusques au fond de l'ame.

VALMONT.

Vous paraissez ému? De ce tendre intérêt.....

DERBAIN.

Vous partez aujourd'hui?—Différez, s'il vous plaît;
J'ai mes raisons.

VALMONT.

Monsieur, la chose est impossible;
L'aspect de ce séjour est pour moi trop pénible.
Oui, chaque objet ici, qui vient frapper mes yeux,
Par mille souvenirs, me rend plus malheureux.

Ici, tous les matins, je voyais ma famille,
(*Montrant le métier.*)
Lorsque mon fils lisait, là, tout près de sa fille,
Ma vertueuse épouse, au gré de mes desirs,
En suivant leurs travaux, occupait ses loisirs.
Ah! je les vois encor! ma mémoire cruelle,
M'offre de ce tableau le souvenir fidèle.
Trop vaine illusion d'un esprit malheureux,
Je ne les verrai plus réunis sous mes yeux :
Déjà tout est muet ici par leur absence;
Et mon cœur, effrayé de cet affreux silence,
Appelle ses enfans, comme si le trépas,
De leur perte en ces lieux, avait marqué ses pas.

DERBAIN.

(*A part.*)
Mon secret, malgré moi, s'échappe de ma bouche;
(*Haut.*)
Calmez-vous, cher Valmont, votre douleur me touche.

VALMONT (*avec un cri de l'ame.*)

Je suis seul! Ah! mon cœur souffre trop en ce lieu,
Et je dis à ces murs un éternel adieu!

SCENE VII.

DERBAIN (*voulant l'empêcher de sortir.*)

Arrêtez!... Ecoutez!... Ma crainte est puérile...
Valmont, grace à Picard, ne peut quitter la ville;
Il ne partira point. — Voici nos jeunes gens :
Quel motif fait venir ici ces imprudens.

SCENE VIII.

EUGÉNIE, DERBAIN, CHARLES.

CHARLES.

Ah! mon oncle, c'est vous?

EUGENIE.

Parlez-nous de mon père;

De grace! instruisez-nous de ce qu'il prétend faire.
J'ai vu plusieurs chevaux avec un postillon;
On charge une voiture; et qui, dans la maison,
A se mettre en voyage aujourd'hui se dispose?

DERBAIN.

C'est votre père.

CHARLES.

Dieux! Et serions-nous la cause
D'un si brusque départ?

EUGENIE.

Il est donc malheureux?

DERBAIN.

Délaissé, resté seul, Valmont quitte ces lieux.

CHARLES.

Viens, ma sœur!

DERBAIN.

Arrêtez! Que prétendez-vous faire?

CHARLES.

Nous allons nous jeter aux pieds de notre père.

SCENE IX.

EUGÉNIE, Mme. VALMONT, DERBAIN, CHARLES.

Mme. VALMONT.

GRANDS Dieux! qu'avons-nous fait? Je viens de voir Valmont:
La plus sombre douleur est peinte sur son front.
Il était dans la cour, et j'y suis descendue;
La porte du jardin me cachait à sa vue.
Ah! qui, sans pardonner, peut voir couler des pleurs!
Il partait, et j'allais terminer ses douleurs.....
Lorsque j'ai vu Picard, d'une marche empressée,
L'arrêter, s'écrier : « La voiture est brisée!
» Vous ne pouvez, monsieur, partir dans cet instant.»

J'ai deviné l'auteur d'un semblable accident;
Et sur ce prompt départ, promptement rassurée,
Je viens prier Derbain d'abréger la durée
De cet éloignement, aussi cruel pour nous,
Qu'il est, en ce moment, pénible à mon époux.

DERBAIN.

Il cessera bientôt, car il me semble entendre...

VALMONT (*en dehors.*)

De grâce! bon Picard, ne me fais pas attendre!

CHARLES (*effrayé.*)

Il est vrai; c'est sa voix.

EUGENIE (*fuyant dans un coin du salon.*)

Ah! je tremble de peur!

DERBAIN (*souriant.*)

Il ne grondera pas, calmez votre frayeur.

EUGENIE.

Pour cacher notre effroi, mettons-nous à l'ouvrage.

(*Les deux jeunes gens vont pour se mettre à l'ouvrage ; la mere, troublée, s'approche de son métier, et tous forment naturellement le tableau que Valmont a précédemment indiqué.*)

DERBAIN (*à part.*)

De ce qu'il regrettait, il va revoir l'image.

SCENE X et dernière.

DERBAIN, EUGÉNIE, VALMONT, Mme. VALMONT, CHARLES.

VALMONT (*de la porte.*)

Hélas! c'est malgré moi que je revois ces lieux.

DERBAIN (*lui montrant sa famille.*)

Plaignez-vous maintenant d'être encor malheureux!

VALMONT (*dans la plus grande surprise.*)

Mes enfans! mon épouse! en croirai-je ma vue?

(*Il tombe sur un siége.*)

Je ne puis leur parler, tant mon ame est émue!

(*Les enfans et la mère se disposent à se mettre à génoux à la place où ils étaient lors de l'entrée de Valmont, dès qu'ils l'aperçoivent tombant dans un fauteuil, ils courent tous ensemble embrasser ses genoux.*)

CHARLES et EUGENIE.

Mon père!

Mme. VALMONT.

Mon époux! qu'un pardon généreux!.....

VALMONT (*dans l'ivresse.*)

Demande-t-on pardon à ceux qu'on rend heureux!
Ne vous revois-je pas! Viens, Charles, viens, ma fille!
Ah! dans mes bras encor, je presse ma famille!
Mon épouse! mon fils! je vous retrouve enfin.
(*En pleurant.*)
Vous m'avez, tous les trois, causé bien du chagrin!

Mme. VALMONT.

Sois sûr que, loin de toi, ta famille affligée,
A connu ta douleur, et l'a bien partagée.

VALMONT (*avec douceur et sensibilité.*)

Mais, où donc étiez-vous?

DERBAIN.

Dans mon appartement.
C'est moi.....

Mme. VALMONT.

De tes chagrins, mon frère est l'instrument.

VALMONT (*courant à lui, et l'embrassant.*)

C'est Derbain! mon ami! dont l'ame généreuse
A sauvé ma maison d'une faillite affreuse!

DERBAIN.

Maintenant il fait plus; il te rend au bonheur,
Car tu seras heureux, je sais quel est ton cœur.

VALMONT.

Oui, mon frère, j'ai fait un retour sur moi-même;
Tu m'as trop bien fait voir mon injustice extrême.
Hélas! sans le vouloir, je fis des malheureux;
Mais je triompherai d'un caractère affreux.

Meûnière de Gentilly (la).
Nani, Parodie de Nina.
Nouveau d'Assas (le).
Originaux (les), avec les nouvelles Scènes de Dugazon.
Prise de Paris (la), ou la Journée des Dupes.
Plaisir et la Gloire (le).
Parvenus d'aujourd'hui (les).
Pêcheurs (les), Comédie.
Printemps (le), Vaudeville.
Rage d'Amour (la), Parodie de Roland.
Secret (le), Com. 2e. édit.
Shakespeare Amoureux, ou la Pièce à l'Etude, Com. en 1 acte, en prose.
Souliers Mordorés (les), Comédie en 2 actes.
Syncope, Parod. de Pénélope.
Sara, ou la Fermière Ecossaise.
Sylvain, Comédie de Marmontel.
Sapho, Drame lyrique.
Tuteurs vengés (les), de Duval.
Tyran Domestique (le), ou l'Intérieur d'une Famille.
Vadé chez lui, de Demautort.
Veuve de Cancale (la), Parodie de la Veuve du Malabar. (De Parisot.)
Zémire et Azor, Opéra de Marmontel.

On trouve chez le même Libraire un assortiment complet de Pièces de Théâtre, tant anciennes que modernes, des Proverbes séparés, pour jouer en Société; Opéra, Ballets, etc.; en un mot, tout ce qui a rapport au Théâtre. Il tient aussi les Nouveautés en tous genres qui paraissent journellement.